

L'Algérie en 1840 : lettres de X. Stockmar

Autor(en): **A.-J.S. / Stockmar, X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **16 (1897)**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-322325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IV.

L'Algérie en 1840.

Lettres de X. Stockmar.

En 1840, Xavier Stockmar avait songé à utiliser les loisirs forcés qu'il devait à la politique de l'avoyer Neuhaus pour fonder une colonie suisse en Algérie. Cette entreprise patriotique, encouragée au début par le ministère français, fut sur le point de réussir. Ce n'est pas ici le lieu de parler des mesquines intrigues qui la firent échouer, mais il est resté de cette tentative tout un ensemble de documents qui présentent un sérieux intérêt pour l'histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie. Nous publierons plus tard les rapports officiels de Xavier Stockmar, qui témoignent d'une rare perspicacité et d'une conception très nette des conditions d'avenir de la grande colonie française. Aujourd'hui, nous croyons devoir reproduire dans le *Bulletin* de la Société de géographie les lettres intimes qu'il adressait à sa famille pendant l'excursion qu'il fit à la côte d'Afrique dans l'été de 1840. Ce ne sont pas des notes de touriste égrenées au hasard des séjours imposés par la mode ou l'actualité, mais les impressions d'un témoin intéressé à voir juste, et à ce titre les Lettres de Xavier Stockmar ont une valeur que les lecteurs du *Bulletin* ne manqueront pas d'apprécier.

A.-J. S.

Alger, dimanche, 23 août 1840.

..... Nous voici sur la terre d'Afrique, où nous sommes arrivés jeudi, après un voyage heureux et beau, sans avoir même éprouvé le mal de mer, auquel peu de personnes échappent.

Nous sommes partis de Besançon samedi, 8 août; à trois heures du matin nous étions à Châlon. A cinq heures nous nous sommes embarqués sur le *Papin de la Saône*, qui était tellement encombré de passagers et de recrues qui allaient rejoindre leurs corps, qu'on était pressés les uns contre les autres comme des troupeaux de moutons. La traversée a été désagréable, mais la beauté des rives de la Saône nous a fait oublier la chaleur et la foule; les châteaux, les

parcs, les maisons de campagne, les cultures les plus riches se succèdent comme par enchantement; c'est à peine si l'on parcourt une lieue sans rencontrer un pont de fil de fer. Nous avons vu Mâcon, Tournus, Villefranche et un grand nombre de jolies petites villes ou de grands villages qui semblent se disputer ce charmant pays. — A deux heures le bateau à vapeur nous déposait sur les quais de Lyon. Je croyais qu'après avoir vu Paris, Lyon ne pouvait offrir rien de remarquable; je me trompais; assise entre deux des plus grands fleuves de la France, la seconde ville du royaume ne ressemble en rien à la capitale, si ce n'est par ses immenses maisons, qui même ont quelques étages de plus que celles de Paris. Après avoir rempli de ses rues étroites et sombres l'espace entre le Rhône et la Saône, elle éparpille ses beaux faubourgs dans la plaine, ou les fait monter rapidement, au milieu des forts menaçants, jusqu'aux sommets de la Croix-rousse et de Fourvières, l'ancienne cité romaine. Si Alger n'existait pas, il n'y aurait rien de si pittoresque que ces populeux quartiers, disposés en amphithéâtre et couronnant deux montagnes qui laissent à nu leurs rochers calcaires au milieu des jardins et des maisons entassés. Nous avons consacré la journée du 10 à visiter Lyon, ses édifices, ses ponts multipliés, son chemin de fer, ses fabriques, son jardin botanique. — La place Bellecour est aussi vaste que la place de la Concorde, et si elle n'est pas aussi belle, elle n'en est pas moins l'une des plus remarquables de l'Europe. — Le 11, à quatre heures du matin, nous montions sur le *Papin du Rhône*. Les rives du fleuve sont tristes et encaissées entre des montagnes qui d'abord sont encore cultivées et produisent les excellents vins des côtes du Rhône, de l'Hermitage, etc., mais bientôt sont dépouillées de toute terre végétale et complètement stériles. Les ruines nombreuses des châteaux du moyen-âge, se dressant sur chaque pic, donnent seules quelque intérêt au paysage. Cependant quelques plaines, quelques vallées s'offrent à la vue, avec des villes importantes, entr'autres Valence, où nous avons goûté du raisin délicieux; le Pont-Saint-Esprit, avec son pont à 32 ou 33 arches, sous lequel on passe avec la rapidité d'une flèche; Avignon, dominé par un château imposant, ancienne résidence des Papes; le fameux pont d'Avignon ne jette ses arches élégantes et hardies que jusqu'au milieu du fleuve; il est à moitié détruit et remplacé par un pont de bois, que les bateaux à vapeur ne franchissent qu'avec les plus grandes difficultés; le nôtre a touché, toutefois sans éprouver d'accident; là commence la vraie végétation méridionale; les collines sont couvertes d'oliviers. — Vers le soir nous étions à Beaucaire, où nous nous sommes arrêtés une heure; un superbe pont en fil-de-fer

joint cette ville à celle de Tarascon, où l'on voit encore le palais de René, comte de Provence. Il était dix heures quand nous débarquâmes à Arles, après avoir fait plus de 70 lieues en un jour.

Nous nous sommes reposés le 12 à Arles, qui est une ville laide, à rues étroites et tortueuses. à maisons basses, grises et sales; mais ce qui nous y attirait sont les magnifiques ruines romaines qu'elle renferme; l'hôtel du Nord, où nous étions logés, est bâti sur des catacombes et deux grandes colonnes surmontées d'un chapiteau sont incrustées dans ses murs. Les *arènes*, ou le cirque, sont imposantes et après le Colisée de Rome il n'y a rien de si remarquable en ce genre; les restes du théâtre méritent aussi d'être visités. — A Arles, et immédiatement au-dessous de son pont de bateaux, commence la navigation maritime; on ne voit plus de barques, mais de grandes tartanes pontées à un mât, avec une longue brigantine; d'Arles elles descendent jusque dans la Méditerranée et la parcourent. Le 13 nous avons pris le bateau à vapeur l'*Aigle*, à 9 heures du matin, et à midi, après avoir côtoyé la *Camargue*, grande alluvion du Rhône sur laquelle errent des chevaux et des bœufs presque sauvages, et dépassé les îles basses que le fleuve a formées et forme encore à son embouchure, nous sommes entrés dans la Méditerranée. Quelques heures plus tard nous jetions l'ancre au milieu des 1200 vaisseaux de toutes les nations qui se pressent dans le port de Marseille. Le champ des émotions était ouvert et il dure encore.

Marseille est une grande et belle ville qui compte maintenant 200,000 âmes; un grand nombre de ses rues et de ses quartiers ont une ressemblance frappante avec Paris. Nous y sommes restés une partie de la journée du 13 et celle du 14 tout entière. Je ne pouvais me lasser d'admirer la mer, couverte au loin de bâtiments; le port, où règne tant d'activité; ce monde nouveau de marins et d'ouvriers vigoureux, de matelots français, anglais, américains, russes, suédois, italiens, espagnols, grecs, égyptiens; ces forts qui couronnent les îles voisines, qui défendent l'entrée étroite du port, et Notre-Dame-de la Garde, où les marins font de pieux pèlerinages, que Chapelle et Bachaumont ont visitée et où je suis monté péniblement; enfin ces *Bastides*, maisons de campagne admirables, qui couvrent éparpillées toutes les collines jusqu'aux montagnes nues de la Provence. Tout cela cependant n'était rien en comparaison de Toulon, rien en comparaison d'Alger.

Le 15, à 5 heures du matin, nous étions de nouveau en mer, à bord du *Saphir*, vapeur de commerce, avec plus de 400 passagers. Nous avons touché à la *Ciotat*, port marchand. Bientôt le mal de mer s'est déclaré et plus de la moitié de nos compagnons de voyage

en ont été atteints; ils nous faisaient pitié, nous qui ne ressentions pas le moindre malaise! — A midi nous étions dans la rade si vaste, si sûre, si commode de Toulon, dans laquelle se promenaient majestueusement des vaisseaux de ligne, des frégates, des corvettes, des bricks, sous la protection de milliers de canons qui de toutes les hauteurs montrent leurs bouches menaçantes; je n'ai pu compter les forts, tellement ils sont nombreux, jusqu'aux sommets des montagnes, mais j'ai vu celui qui a commencé la fortune de Napoléon, et j'ai passé à côté du *Muiron*, frégate qui l'a ramené en 1799 d'Egypte. — Le 16 j'ai visité l'arsenal maritime et les ateliers où l'on construit des vaisseaux de haut bord et à côté desquels les forges et les fabriques ne sont que des bagatelles; puis le Bagne, et pour dernière merveille j'ai monté à bord du *Souverain*, vaisseau neuf de 130 canons et de 1200 hommes d'équipage Assez, hâtons-nous de prendre la route d'Alger. — A dix heures du soir, le 17, le *Grondeur* nous emportait. C'est un vapeur de guerre, de la force de 160 chevaux, commandé par le capitaine d'Orsay qui m'a comblé d'attentions; il est disposé pour transport, ayant 30 matelots et 5 officiers, y compris le comptable et le chirurgien. Il y avait à bord 450 soldats et une vingtaine d'officiers destinés à l'armée d'Afrique; plus, des passagers de tout âge et de toute condition, même des enfants à la mamelle; en tout environ 600 personnes. — Les soldats étaient entassés sur le pont et ont beaucoup souffert de la chaleur et de l'encombrement; le gaillard d'arrière et la dunette, avec les chambres et cabines étaient pour les officiers et les passagers; plusieurs de ceux-ci, et même des femmes, ont cependant dû coucher sur le pont, à la belle étoile, comme les militaires. — Notre première soirée en mer a été admirable; la lune éclairait le tableau, brillante au milieu du beau ciel des contrées méridionales que je contempiais pour la première fois; les côtes de France s'abaissèrent insensiblement, et bientôt nous ne vîmes plus que la lumière intermittente du phare des îles d'Hyères, qui finit par se confondre avec les étoiles; le vaisseau laissait au loin, derrière lui, un sillage enflammé, causé par la phosphorescence des eaux battues par les roues de la machine. On se promenait sur le pont comme sur une place publique; ici des groupes qui liaient connaissance, là des familles qui formaient cercle, ailleurs des jeunes gens qui folâtraient, tandis que les chants des soldats se mêlaient au sifflet aigu des maîtres qui commandaient la manœuvre. — Il y avait plusieurs personnes, hommes et femmes, d'excellente société. — On ne s'est couché qu'après minuit. — Le lendemain matin le spectacle était bien différent. La mer était toujours belle et tranquille, mais le terrible mal retenait un grand

nombre de passagers dans leurs lits; on n'entendait que plaintes; sur le soir, les malades étaient en convalescence; les autres jours ils étaient aguerris, et à part une pauvre religieuse, il n'y eut pas de rechute. — Jamais traversée n'a été plus heureuse; nous avons eu même un calme plat, pendant lequel un pauvre vaisseau à voiles, que nous avons croisé, était arrêté comme collé sur la plaine liquide. — A chaque instant on signalait une voile, comme un point sur l'horizon; elle grandissait, passait rapidement et disparaissait; un oiseau, un poisson qui se montrait était un événement, alors qu'on n'apercevait plus que le ciel et l'eau. — Le 19 nous devions toucher aux îles Baléares; à deux heures du matin l'officier de quart vint prévenir le capitaine, dont la cabine touchait à la mienne, qu'on voyait la terre; il ne me fut plus possible de tenir en place; je me levai avec le capitaine; le bâtiment ne tarda pas à être dans la rade, à côté d'un îlot sur lequel les Français ont bâti un grand et bel hôpital; le capitaine m'avait permis de descendre à Port-Mahon; mais les Espagnols, qui tremblent toujours de voir la France s'emparer des Baléares, prétextèrent je ne sais quelle maladie et exigèrent 24 heures de quarantaine; personne ne put donc aller à terre; nous restâmes plus d'une heure en face de Port-Mahon, qui est une très belle ville et dont le port est un des plus vastes de l'Europe; puis nous repartîmes, après avoir débarqué beaucoup d'effets pour l'hôpital français, qui contient 800 malades de l'armée d'Afrique.

Nous n'étions que quatre à la table du capitaine; lui, un colonel, un médecin en chef et moi.

Le 20 août, dès le matin, toutes les lunettes, tous les yeux étaient braqués vers l'Afrique. Nous vîmes d'abord une ligne confuse; c'est un nuage, c'est l'Atlas; les parois sont ouvertes; c'était l'un et l'autre. La ligne se dessina mieux, le petit et le grand Atlas déployèrent leurs chaînes, couronnées de nuages; bientôt on vit distinctement des forêts, des collines, des terres basses, le fort *l'Empereur*, le phare, et enfin cette ville blanche comme la neige, qui, de la mer, monte escarpée sur sa large base et monte, monte toujours en se rétrécissant sans cesse jusqu'à la *Casbah*, qui termine ce triangle ascendant.

Nous regardions encore que déjà l'ancre était jetée dans le port, au milieu d'une forêt de mâts. Aussitôt nous fûmes entourés d'embarcations qui venaient offrir leurs services pour nous passer sur le quai avec nos effets; elles étaient montées par des *Biskeris*, Arabes des confins du grand désert qui exploitent Alger comme portefaix; par des nègres vigoureux qui exercent le même métier, ou par des bateliers maltais. Des gamins de 12 à 15 ans montèrent à bord,

c'étaient de jeunes juifs algériens, parlant parfaitement le français et qui nous offraient des cartes des meilleurs hôtels, chacun faisant passer le sien pour le meilleur. Nous sautâmes dans la première barque ; sur le quai, qui était vivant comme une fourmilière, des *Biskeris* s'emparèrent de nos malles et, conduits par un petit juif, nous allâmes loger à l'*Hôtel du Midi* ; la façade est rebâtie à l'euro-péenne, mais l'intérieur est encore mauresque. Au milieu de la maison est une cour, pavée en carreaux de marbre noirs et blancs : c'est la salle à manger ; autour règnent des arcades, en ogives, surmontant des colonnettes de pierre ; de ces arcades on pénètre dans les appartements ; un second, un troisième étage est superposé, et toujours des arcades semblables ; le dernier étage est couvert par une terrasse, au milieu de laquelle est le carré, surmonté d'une tente, qui laisse pénétrer le jour à chaque étage jusqu'à la cour inférieure. Les portes sont ciselées et sculptées. Les chambres, les corridors, l'escalier sont blanchis à la chaux et garnis, en guise de boiserie, de catelles de faïence représentant des dessins comme nos poêles. Enchantés de nous trouver, tout en arrivant, dans une maison mauresque, nous ne nous aperçûmes pas de suite que c'était une hôtellerie de troisième ordre, presque une gargotte. Quand le soir nous nous couchâmes, nous vîmes enfin que nos chambres, les seules qui restassent disponibles, étaient deux réduits vermoulus sur la terrasse, où sans doute le bourgeois maure, qui avait précédé l'aubergiste français, couchait ses esclaves noirs. Nous fûmes assaillis par les puces, les punaises, les moustiques ; des tarentules se promenaient sur les murs, et le matin nous étions couverts de morsures.

La première chose que je fis le lendemain fut d'aller en quête d'un autre domicile. Nous sommes maintenant dans un hôtel neuf, à la française, sur la place du Gouvernement, le plus beau d'Alger ; il peut rivaliser avec ce qu'il y a de mieux en Europe, puisque sa construction a coûté 400,000 francs. Il se nomme *Hôtel de la Tour du Pin*, du nom de son fondateur. Nous avons une grande chambre à deux lits, avec un beau mobilier d'acajou, et nous payons dix francs par jour avec la table, servie dans notre appartement, et consistant en deux repas, à dix heures et à cinq heures.

J'ai fait visite au maréchal Valée, vieillard encore vert, mais froid, qui cependant s'est entretenu pendant une heure avec moi ; il partage mes vues sur la colonisation. — Il habite un des palais du Dey, qui en dehors n'a, comme toutes les maisons mauresques, que quatre murs percés de quelques lucarnes grillées ; tout est réservé pour l'intérieur, pour la vie de famille cachée à tous les regards. La description de l'*Hôtel du Midi* convient au palais du Dey,

ainsi qu'à toutes les autres habitations des indigènes que j'ai vues, à la seule différence de la grandeur des proportions et des matériaux employés. Tout est plus vaste dans un palais; au lieu de pierre, c'est du marbre; au lieu de fayence, c'est de la porcelaine; les portes sont en bois fin, élégamment découpées; l'or remplace le fer ou le cuivre; mais, je le répète, c'est construit sur le même modèle.

Nous avons exploré le port, la basse ville, la moitié de la ville haute et la campagne à une lieue de distance; nous n'avons pas encore vu la *Casbah*, le fort l'Empereur, ni une foule d'objets curieux. — Alger est aussi vivant que les villes de France les plus populeuses; depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, il y a foule et tumulte au port, sur les quais, dans les principales rues, sur les places, ainsi qu'aux portes *Bab-azoun* et *Bab-aloued* et dans les faubourgs; une vingtaine d'*omnibus* stationnent sans cesse à chaque porte, tandis qu'une foule d'autres sillonnent les rues françaises et la campagne. La rue de la Marine, qui joint le port à la ville, deux longues rues parallèles qui courent de la porte *Bab-azoun* à la porte *Bab-aloued* (orient et occident), la place du Gouvernement, la place de Chartres et quelques autres moins importantes, sont déjà reconstruites à l'européenne, sur un plan régulier et uniforme, avec des arcades, exactement comme la rue de Rivoli à Paris. Il y a des maisons et des hôtels de toute beauté, avec des magasins comme ceux de Besançon. Le restant de la ville est encore mauresque, sans fenêtres ni toits, les rues montent presque perpendiculairement vers la *Casbah*, si toutefois on peut appeler rues des *casse-cou* et des *coupe-gorge* obscurs, dans lesquels jamais voiture n'a circulé et qui ne peuvent servir qu'au passage d'un âne; les premiers étages des maisons font saillie; les seconds étages font une seconde saillie, de manière que dans le haut les maisons se touchent ou ne sont séparées que par un pied ou deux de distance; c'est à peine si au milieu du jour on y voit clair; aussi cela fait-il peur; en revanche, il y règne une fraîcheur continuelle et la chaleur ne peut pénétrer de nulle part dans les maisons.

Il n'est pas possible de se faire une idée de la bizarrerie que présente l'aspect de cette foule qui se presse, se pousse, se heurte, avec les costumes les plus variés et les plus extraordinaires. — Les *Biskeris* au teint jaune, les nègres et les mulâtres ont une large culotte de toile, serrée au genou; les jambes nues, ainsi que les bras; une calotte rouge au sommet de la tête. Les négresses sont enveloppées dans une espèce de mantille à capuchon, de cotonne à petits carreaux bleus et blancs, tête et jambes nues, le plus souvent accroupies devant leurs paniers de fruits ou d'œufs, et quelques-unes

ayant au sein un négrillon qu'on prendrait pour un singe. Les *Kabyles* sont couverts de haillons, restes de bournous jadis blancs. Les Arabes sont enveloppés de leurs longs manteaux. Les Maures se promènent gravement dans leur beau costume, avec le turban et la ceinture; les femmes mauresques sont cachées sous leurs voiles qui ne laissent apercevoir que leurs yeux. Les juifs ont un habillement qui imite celui des Maures, mais plus sombre; ils ont un bonnet de soie noire, enveloppé d'un mouchoir de même couleur, en guise de turban; les juives mariées ont un bonnet à la cauchoise, mais avec une pointe beaucoup plus longue. — Au milieu de tout cela, les costumes européens, les brillants uniformes des militaires, des chapeaux, des châles, des ombrelles; puis des chevaux, des cabriolets, des cavaliers, des bandes d'ânes, de mulets, de chameaux; des charriots avec des sonnettes, des femmes sur des ânes, des Arabes sur leurs rossinantes; tout cela ne peut se décrire.

Le pays est magnifique; de notre fenêtre nous embrassons la baie, couverte de bâtiments, jusqu'au cap Matifou; les collines du Sahel viennent mourir jusqu'au bord de la mer; malgré que depuis six mois il ne soit pas tombé une goutte d'eau, elles sont encore verdoyantes et parsemées de châteaux et de maisons de campagne; les bords des lacs de Genève et de Zurich n'ont rien de comparable. Nous avons parcouru la campagne; c'est à peine si sur vingt journaux de terre il y en a un de cultivé; mais partout des groupes de palmiers, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers croissant naturellement; des vignes qui couvrent les haies et grimpent au haut des arbres, sans culture; des cactus, des agaves formant toutes les clôtures; des fleurs et des fruits sur le même arbre; des choux, des haricots, des melons mûrs, à côté de plants nouveaux qui sont sortis de terre depuis huit jours. — Honte à l'homme qui n'a pas encore su profiter de cette fécondité étonnante de la nature!

La chaleur est forte, mais elle n'est pas insupportable; hier, le sirocco, vent du désert, a régné pour la première fois cette année, et cependant les ouvriers européens n'ont pas cessé de travailler, les dames européennes de circuler.

Nous partons samedi pour Cherchel, Mostaganem, Arzeu et Oran; ce voyage pourra durer huit jours.....

Alger, le 29 août 1840.

....Le maréchal Valée est un homme froid, dont on paraît généralement mécontent ici; il passe pour ne pas aimer les colons. J'ai eu avec lui un entretien d'une heure et je n'ai personnellement pas à me plaindre de lui; il m'a témoigné au contraire de l'intérêt, m'a dit que depuis longtemps il désirait voir une colonie suisse dans l'Algérie et m'a fortement engagé à choisir Cherchel, qui offre plusieurs avantages.

Le général Schramm, major-général de l'armée d'Afrique, que j'ai été voir ensuite, m'a semblé plus ouvert et mieux disposé envers les colons; il m'a donné plusieurs conseils sur notre établissement.

C'est dans la visite que j'ai faite à M. Guyot, directeur de l'intérieur, que j'ai pu voir à nu la scission qui existe entre les autorités militaires et civiles; celles-ci sont subordonnées aux premières et souvent entravées dans l'exécution des mesures qu'elles prennent dans l'intérêt de la colonisation; il en résulte des conflits perpétuels qui causent le plus grand mal. Cet état de choses n'est pas inconnu à Paris et on doit le faire cesser après la prochaine campagne. Les vues de M. Guyot sur l'organisation de l'Afrique m'ont paru très saines.

J'ai vu deux fois M. Bory de St-Vincent, président de la Commission scientifique, qui nous a donné de précieux renseignements sur ce pays, qu'il a presque entièrement parcouru. Il y est venu avec des préventions défavorables, et maintenant il en est amoureux. Il ne peut se lasser d'en énumérer les avantages et les beautés. Il partage entièrement ma manière de voir sur notre future colonie; on dirait que c'est lui qui a inspiré mon plan.

Les Arabes profitent des chaleurs pour tourner comme des hyènes autour des établissements français. Le beau-frère d'Abd-el-Kader est dans l'Atlas avec un corps nombreux de cavalerie; il fait des excursions dans la Métidja. Il y a quinze jours que 150 Français ont imprudemment attaqué 900 de ses cavaliers; après un combat acharné, les Français ont laissé 125 hommes sur le champ de bataille. Fier de cet avantage, le chef arabe s'est porté subitement sur Cherchel; mais la garnison lui a tué 400 hommes. Un engagement a eu lieu du côté de Blidah, au commencement de cette semaine; plusieurs officiers ont perdu la vie; mais les Arabes ont été mis en pleine déroute.

La chaleur ne permet pas aux Français de prendre l'offensive; mais tout se prépare pour la grande expédition qui commencera vers le 20 septembre. Une activité extraordinaire règne ici et dans tous les camps; on ne voit passer que convois de vivres et longues

files de mulets, de bœufs, de moutons; le bétail vient par mer de la province de Bône. Un corps d'armée partira d'Alger et un autre d'Oran; ils feront leur jonction dans la plaine du Chélif et porteront des coups décisifs à la puissance d'Abd-el-Kader.

Nous nous étions préparés à suivre le dernier convoi qui est allé à Blidah, au-delà de la Métidja; mais le sirocco qui a régné la veille du départ nous a effrayés; nous ne nous sommes pas sentis assez acclimatés pour braver le vent du désert sous un ciel déjà brûlant et au milieu d'une plaine desséchée. Nous ferons ce voyage plus tard.

Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'a pas fait, les années précédentes, une aussi forte chaleur que depuis huit jours. Le thermomètre de Réaumur marquait 32 degrés à l'ombre au moment où nous faisons visite à M. Bory de St-Vincent; cependant la brise de mer était levée. Aussi trouvâmes-nous le savant qui étudiait en chemise; pendant le jour, les hommes ne portent chez eux que le pantalon, la chemise et les souliers, le plus souvent sans bas; on ne se gêne pas de recevoir dans cet accoutrement; celui de M. Bory était encore plus leste. On compare les mois de juillet, août et septembre à ceux de décembre, janvier et février dans nos climats; la comparaison ne me paraît pas juste; chez nous, tout est mort en hiver, tandis que la vie règne partout pendant l'été de l'Algérie; le gazon et beaucoup d'arbustes sont à la vérité jaunes et privés de feuilles; mais il en est un grand nombre qui étalent fièrement leur verdure, leurs fruits et leurs fleurs. Ce n'est guère que l'herbe des pâturages et des prés, les graminées, les plantes bulbeuses, qui sont desséchées. A la fin de septembre et au commencement d'octobre il pleut quinze jours; c'est le temps des premières semailles; immédiatement après commence le plus beau printemps; nos légumes les plus printaniers se mangent déjà en novembre et décembre; maintenant on consomme ceux de la seconde récolte. En février et mars il y a des pluies froides, souvent désagréables, qui sont suivies d'un nouveau printemps qui dure jusqu'à la fin de juin; alors vient la mauvaise saison, c'est-à-dire les chaleurs.

Nous avons souffert et les premiers jours nous étions constamment en nage. A cinq heures du matin nous allons prendre un bain de mer, au milieu des patelles, des huîtres, des oursins, des éponges, des crabes aux pieds hideux. De huit heures à midi nous restons chez nous; c'est le moment le plus chaud; vers midi commence la brise de mer, quand le sirocco ne la remplace pas. Les soirées sont fort belles; c'est alors que la population inonde les rues; la vaste place du gouvernement, qui est sous nos fenêtres, est couverte de

beau monde; on se croirait à Marseille ou à Lyon; les chapeaux et les ombrelles dominent; pendant la chaleur, ce sont les turbans et les voiles. De six heures à sept, il y a toujours une excellente musique militaire. — A huit heures un coup de canon est tiré au port, la retraite bat et les portes de la ville sont fermées.

Ces flots de monde si bizarrement et si diversement vêtus, qui se succèdent sans cesse même pendant la plus forte chaleur, continuent à exciter notre surprise. C'est un bruit et un encombrement perpétuels; partout des maisons qui tombent, des rues qui se transforment, des bâtiments nouveaux qui s'élèvent; c'est l'image de la destruction et de la renaissance, l'heure fatale d'un peuple qui meurt et d'un peuple qui surgit et prend sa place. — J'ai été hier faire une visite au capitaine du *Grondeur*, mouillé dans le port; j'ai admiré les travaux gigantesques exécutés par le génie français pour agrandir le bassin; j'ai retrouvé une partie de Toulon sur la côte africaine. En revenant par la rue de la *Marine*, où chaque arcade est un magasin, comme à Paris, j'ai fait pendant une demi-heure d'inutiles efforts pour passer; trois rangs de voitures encombraient la rue, les unes voulaient monter, les autres descendre; arrivent en même temps des détachements de cavalerie, puis de longues files d'ânes chargés de marchandises ou de matériaux et poussés par des Arabes; enfin des légions de portefaix biskris, mozabites et nègres, pliant sous leurs fardeaux; malgré les agents de police, malgré les boutiquiers qui menaçaient les portefaix du bâton, ceux-ci envahirent les arcades, et à leur suite les ânes et même les hussards, poussés par les voitures; les piétons cherchèrent un refuge dans les petites rues mauresques, et c'est par là que je pus regagner mon logis. Cette scène vous donnera une idée du mouvement qui règne dans plusieurs quartiers algériens; il est souvent dangereux de passer par la porte *Bab-azoun*, longue, étroite et sinueuse, et toujours encombrée de passants, de voitures, d'ânes, de chameaux et de cavaliers.

Il est peu d'hommes aussi robustes et aussi laborieux que les portefaix; ils sont presque tous *Biskris* (tribu d'Arabes) ou *nègres*; on a conservé leur organisation et confirmé leurs chefs, qui maintiennent parmi eux la police et répondent des objets qui leur sont confiés. Les chaleurs les plus vives ne les empêchent pas de travailler. On les voit, couverts de sueur, transporter des fardeaux que chez nous on ne s'aviserait pas de remuer autrement qu'avec des voitures; quatre suffisent pour porter du port à la Casbah un demi-muid de vin (tonneau de 7 à 8 mesures); je les ai vus, aussi à quatre, avec un bœuf entier sur les épaules; c'était un récalcitrant qu'il avait fallu abattre sur le port. Un grand porc, mort ou vif, une feuillette

de vin, c'est la part d'un seul. S'ils sont à deux, à quatre, à six, à huit, ils suspendent le fardeau à des perches, dont les bouts reposent sur l'épaule gauche de l'un et sur l'épaule droite de l'autre; avant de partir, ils battent la mesure comme des soldats qui veulent prendre le pas, puis, quand ils sont d'accord, ils se mettent à trotter avec un bâton à la main, et vont toujours trottant, comme des machines, jusqu'au bout. Ils n'ont qu'une large culotte jusqu'au genou, une chemise ouverte et sale et une calotte rouge. — Toute la population ouvrière, agricole, nomade et même marchande paraît dégoûtante de saleté; cependant cela n'est pas toujours réel et tient davantage aux haillons dont plusieurs sont couverts et à leur coutume de vivre sous la tente, ou même en plein air, couchés sur une natte et enveloppés dans un bournous délabré, ainsi qu'à la couleur basanée, brune, jaune ou noire de leur peau; ceux qui paraissent les plus sales suivent exactement le précepte du Koran sur les ablutions, et on les voit, plusieurs fois par jour, aller à la fontaine pour se laver les jambes, les bras et la figure.

Les Juifs et les Maures sont blancs; ils exercent des professions ou se livrent au commerce. Ils avaient tous les jambees nues depuis le genou; on s'y accoutume sous ce climat et cela ne choque pas la vue; maintenant ils commencent à porter des bas, mais c'est déjà une altération du costume. La culotte large du juif et sa veste brodée, ainsi que son demi-turban et le petit manteau qu'il jette sur une épaule, sont de couleur grise, bleue ou noire, tandis que le blanc, le rouge, le vert dominant chez le Maure, qui affecte aussi plus d'ampleur dans ses vêtements; son turban est bien dessiné. Les uns et les autres ont une ceinture, presque toujours rouge, entre la culotte et la veste, et des souliers arrondis par le bout. Les juives ont une robe sans manches, souvent de soie ou de velours, brodée ou garnie d'or et une calotte pareille sur la tête, avec un foulard ou un mouchoir de valeur noué sous le menton; une ceinture de filigrane et à franges, parfois or ou argent; les épaules et les bras nus, avec des manches de mousseline très fine, qui permet de les voir; des pantoufles rouges ouvertes, brodées, qui n'enferment que le bout des orteils, et pas de bas; les cheveux des jeunes filles sont tressés et pendants, ceux des enfants forment une queue enveloppée d'une tresse rouge; les femmes ont en outre sur la tête une longue pyramide inclinée, à la manière de nos hospitalières, mais qui a trois pieds de longueur et supporte un voile blanc qui ne leur couvre nullement la figure, mais leur tombe en bas le dos.

Il n'est pas possible de voir des Mauresques des bonnes familles bourgeoises; elles continuent à être enfermées et le gouverneur m'a

dit qu'il n'avait pu lui-même pénétrer dans leur intérieur. Celles qui parcourent les rues appartiennent aux dernières classes; elles portent un pantalon blanc, large, des souliers ronds, sans bas, une jupe d'étoffe fine, courte, jaune-paille, un voile qui leur couvre la figure depuis le haut du nez et descend sur la poitrine, et un autre grand voile qui, partant du front, passe par-dessus la tête et descend par derrière jusque sur les talons. Elles ressemblent exactement à des spectres.

Toutes ces femmes, y compris les dégoûtantes négresses enveloppées à demi dans leurs mantilles de cotonne à la pailasse, portent de grandes boucles d'oreilles et des anneaux de métal plus ou moins précieux, aux bras et aux jambes, au-dessus de la main, du coude et de la cheville du pied. Elles ont aussi des colliers de corail, les négresses de verroterie.

Tout cela est extraordinaire, mais n'est pas beau; notre organisation, ou peut-être les préjugés de notre civilisation, nous ont donné d'autres idées sur ce que nous entendons par beauté. Je ne puis vous le peindre plus exactement qu'en vous disant qu'on se croit continuellement au milieu d'une grande mascarade.

Les Juifs exercent tous les métiers qui n'exigent pas un grand emploi de la force physique et font tous les commerces; c'est le type de la physionomie hébraïque ou arabe, comme les nôtres; ils ressemblent aux Bédouins qu'on voit enveloppés dans leurs bournous déchirés, à la différence près de l'habillement, qui est propre, et de la couleur du teint, qui est blanche. Les Turcs et les Maures ont des figures plus arrondies, des membres plus musculeux. Tous ont les cheveux rasés, à l'exception d'un toupet au sommet de la tête, qui est recouvert de la calotte; c'est par là que l'ange de Mahomet prendra les élus pour les conduire en paradis.

Les Maures exercent aussi des métiers et font le commerce comme les Juifs; il y a des quantités d'échoppes et de petites boutiques, grandes comme des maisonnettes de mésanges; le Juif poursuit le passant, et ce qu'il offre pour vingt francs, il le laisse pour vingt sous. Le Maure reste gravement près de sa marchandise, fumant sa pipe et prenant son café; ses prix sont fixes et il ne diminue rien.

Les enfants du Juif fréquentent les écoles françaises; ceux du Maure n'y mettent pas les pieds; j'ai vu plusieurs écoles de Maures, entr'autres celle de la Grande Mosquée; des maîtres apprennent aux enfants les versets du Koran; ils sont tous accroupis, comme nos tailleurs, sur des nattes, et les récitent en chantant et en battant la mesure avec le corps. — La grande mosquée n'a rien de

remarquable intérieurement; à l'extérieur, elle est supportée, du côté de la rue de la Marine, sur de belles colonnes en marbre blanc.

Les enfants arabes, nègres et juifs (non pas maures) parlent tous français; on en voit des bandes dans les rues, qui polissent comme chez nous; ils tourmentent les passants pour se charger de leurs commissions, jouent aux cartes sous les arcades ou font les décrotteurs; on ne peut pas faire dix pas sans en avoir à ses trousses, criant comme dans nos grandes villes: *Voulez-vous cirer, voulez-vous cirer?*

Les Turcs sont rares; on n'en voit plus que quelques-uns; j'ai été dans un café tenu par un ancien marin du Dey; ses sommeliers sont de jeunes Maures; il fait servir, ou sert lui-même, sans paraître déroger. On donne pour un sol une petite tasse de café excellent, avec le marc, et une longue pipe d'un tabac qu'on dit encore meilleur. Un jet-d'eau est au milieu de la salle.

Les boutiques de barbiers sont les casinos de ce pays; il y a toujours foule pour entendre et dire des nouvelles; outre la barbe, on rase encore les cheveux, ainsi que les sourcils, qu'on arrondit en arcs gracieux.

Aller à la Casbah est un voyage; il faut monter à pic des rues étroites, sombres, tortueuses, comme d'ailleurs elles le sont toutes. Ce vaste château n'est rien d'autre qu'une forteresse; triples portes de fer, grilles, créneaux, tout y était sacrifié à la défense du tyran qui l'habitait et qui, depuis le jour de son avènement, n'en était pas sorti. En visitant les ruines de nos châteaux du moyen-âge, j'ai souvent désiré en voir un dans son état primitif; mon désir est satisfait: c'est la Casbah. Il ne renfermait pas un appartement qui valût le salon d'un bon bourgeois européen; le Dey était le premier prisonnier de ses Etats. Aujourd'hui, tout y est réduit en casernes; les zouaves et les tourlourous français mangent la soupe et couchent dans la salle d'audience de Muley-hassan, dans les boudoirs de ses odalisques, dans la sainte Mosquée et même dans les caveaux où étaient entassés les trésors de la rapine, et je vous assure que ce n'est pas dommage. Au-dessus de ce repaire et sur une montagne encore plus élevée est un autre nid de vautours, le fort *l'Empereur*, dont la prise entraîna la chute d'Alger *l'invincible*. — C'était écrit.

Tout ici rappelle l'idée des temps féodaux; terres magnifiques abandonnées sans culture; espaces sans routes, sans moyens de communication; l'âne et le mulet remplaçant le cheval et la voiture; des bourgeois cachant leur fortune et vivant comme des misérables, dans la crainte d'être dépouillés; des villes qui ont l'aspect d'un amas d'étables; des paysans dérochant à la hâte les fruits et les

moissons que la nature leur prodigue; des nomades ravageant les campagnes avec leurs troupeaux dévastateurs et mettant le soir le feu aux broussailles pour féconder, en le ruinant, un sol qui ne demande qu'à produire; des seigneurs barricadés dans leurs châteaux de la ville et barricadés encore plus dans leurs maisons de plaisance. Partout la misère au milieu de la contrée la plus riche, partout le règne du sabre et les calamités qui en sont la suite.

Je vous ai déjà dit, dans ma première lettre, qu'en jetant les yeux sur cette magnifique rade d'Alger, bordée par une belle plaine et par les collines du Sahel, derrière lesquelles se dresse cet Atlas qui, dans la poésie des Anciens, portait le ciel sur ses épaules, on se croirait aux bords des lacs de Zurich ou de Genève; la ressemblance est frappante, mais à l'avantage de la terre d'Afrique. La plaine et les collines sont parsemées de maisons de campagne, blanches comme neige et de l'aspect le plus riant; mais lorsqu'on s'en approche, on est péniblement surpris de voir, qu'ainsi qu'au moyen-âge, elles sont crénelées et défendues par des grilles, des murs, des portes de fer, des meurtrières. Les dominateurs d'Alger n'étaient pas même en sûreté dans leurs jardins. Comment le pays aurait-il pu prospérer?

Ce n'est plus le temps des Califes ni des Maures d'Espagne, et c'est avec pitié qu'on voit une des sales rues d'Alger porter le nom des *Abencerages*. Il n'y a plus rien de ces peuples grands, instruits et aimables, plus rien que quelques figures vénérables, qui semblent s'être perpétuées jusqu'à nous comme des monuments vivants qui ne nous permettent pas de douter de leur existence. On voit encore par ci par là un beau Maure à la barbe blanche, grand, bien fait et noble dans sa physionomie et ses manières; on voit même parfois sous un turban vieilli et sous un manteau usé une tête patriarcale qui rappelle la Bible et les belles époques de la race arabe. — Nous étions allés, avant-hier de bonne heure, hors la porte *Bab-azoun*, respirer la fraîcheur de la mer; nous vîmes un attroupement considérable se former au bord de la route, nous approchâmes et nous entendîmes un chant et une musique qui nous étaient inconnus; des Kabyles de la montagne, des Hadjoutes de la plaine qui venaient au marché, des Maures de la ville, des Biskris et même des nègres formaient autour un cercle serré, qui était encore renforcé par un rang d'ânes et de mulets que leurs conducteurs avaient arrêtés; la tête d'un chameau, avec sa bouche qui exprime si bien la résignation, passait par-dessus toutes les têtes et semblait elle-même écouter. Après quelques efforts, je parvins à me glisser dans les rangs et à distinguer les quatre chanteurs qui fixaient tellement l'attention des

passants qu'ils oubliaient le marché et leurs troupeaux; trois étaient aveugles, et deux étaient des vieillards à barbe blanche, vraies figures de Raphaël; ils chantaient en arabe, tandis que les deux plus jeunes les accompagnaient avec des flûtes de roseau, percées de quelques trous; la gamme était simple, le chant monotone et mélancolique, comme tous les chants populaires; parfois les vieillards s'animaient au refrain et frappaient avec plus de force sur leurs tambourins; la foule paraissait elle-même partager leur émotion. Que disait cette musique qui, sans être bonne, me frappait par son originalité; que disaient ces paroles qui arrêtaient tout un peuple à la porte d'une ville? C'est ce qu'il me fut impossible de savoir; mais certainement elles parlaient des ancêtres et de la patrie, elles rappelaient la nationalité perdue. C'était une scène du désert transportée au milieu des casernes françaises; peut-être que les quatre ménétriers arabes venaient du fond de l'Atlas et qu'ils apportaient à quelques familles algériennes des nouvelles de leurs parents fugitifs; peut-être étaient-ils des émissaires d'Abd-el-Kader. J'étais ému en contemplant ces restes d'un peuple dégénéré, ces souvenirs de la Bible et de l'Alkoran, lorsque les trompettes des hussards qui sonnaient le boute-selle à quelques pas de là, mirent fin à mes réflexions et à cette musique étrange.

Nous avons visité le *Jardin d'essai* et la pépinière du gouvernement; les arbres, les plantes des climats intertropicaux y croissent et y prospèrent en grandes plantations, à côté des végétaux et des arbres fruitiers de notre Europe. Cette terre ne demande qu'à être cultivée pour produire tout ce qu'on lui demandera. Nous n'avons plus la moindre inquiétude sur le succès de la colonie sous le rapport de la culture; nous en avons assez vu, et cependant les environs d'Alger sont loin d'être la meilleure partie de la Régence. Il ne s'agit plus que de bien choisir la contrée.

Toutes les fois que j'apercevais l'une ou l'autre des plantes que Ioset élève avec tant de peine dans sa serre, et qui ici, soit au milieu des champs, soit sur les collines sauvages ou dans les jardins, sont des arbustes ou même des arbres prospérant en pleine terre et souvent sans aucun soin, je riais et je disais qu'il fallait jeter la serre par les fenêtres. Effectivement, cela doit être désolant pour un jardinier.

D'après les renseignements que nous avons recueillis, nous sommes toujours pour la Calle; il paraît que c'est la contrée qui nous conviendra le mieux, et on la dit même plus tempérée que l'Algérie en général.

Nous partons ce soir, à huit heures, pour Oran, sur le *Grondeur*; nous nous éveillerons demain matin dans le port de *Cherchel*,

où nous resterons quelques heures. Nous devons être de retour vendredi ; ce jour-là partira le bateau pour Bône et la Calle ; si nous arrivons à temps nous le prendrons aussitôt et ce voyage durera quinze jours. Si donc vous êtes trois semaines sans recevoir de nos nouvelles, vous serez sans inquiétude. — Nous continuons à nous bien porter.

* * *

Alger, le 10 septembre 1840.

Ma dernière lettre était du 29 août. Ainsi que je vous l'annonçais, nous sommes partis le même soir, à 9 heures, sur le *Grondeur*, pour notre voyage dans la partie occidentale de la Régence. Toutes les côtes, depuis Alger jusqu'à Oran, ont passé successivement sous nos yeux ; celles que la nuit nous a empêché de voir en allant, ayant été longées de jour, et à une faible distance, à notre retour ; je puis donc les décrire, et je le ferai très brièvement pour ne pas vous ennuyer.

Le port d'Alger est artificiel ; la nature n'a contribué à sa formation que par un îlot, ou un amas de rochers qui étaient en face de la ville des Pirates ; cet îlot a été joint au rivage au moyen d'une grande jetée que les Deys ont fait construire aux malheureux esclaves chrétiens, et voilà l'origine du port ; la jetée et l'île ont été couvertes de magasins, d'ateliers de la marine, d'arsenaux et de fortifications ; qui pourrait dire les larmes qui ont été versées, sous le bâton des musulmans, pendant trois siècles d'esclavage ! C'est là que Regnard a porté la chaîne ; c'est là aussi que St-Vincent de Paul est venu au péril de ses jours racheter de pauvres prisonniers. Je faisais ces réflexions en examinant, avant notre embarquement, les immenses travaux qu'il a fallu exécuter et qui cependant n'avaient fait d'Alger qu'un mauvais port que les Français s'efforcent d'améliorer ; leurs millions, employés avec intelligence par le génie ont déjà considérablement agrandi la jetée, et maintenant les vaisseaux de guerre et ceux du commerce peuvent y tenir en toute sûreté. La jetée se continue avec activité ; c'est au moyen d'énormes blocs de béton qu'on place dans la mer, et qui peu à peu s'élèvent, sortent de l'eau et gagnent du terrain ; le béton est une pierre artificielle composée de fragments anguleux de pierres brisées et d'un mortier qui, en durcissant, acquiert une solidité extraordinaire ; on peut ainsi fabriquer sur place même des blocs carrés d'une dimension qui ne permettrait pas de les amener de loin ; 3000 disciplinaires sont occupés à ces travaux et aux autres constructions de la place ; ce sont des militaires condamnés à des peines plus ou moins longues ;

ils sont très-bien vêtus et nourris et ne paraissent pas malheureux, des soldats les surveillent et ils ne portent pas de fers.

Du milieu des batteries qui couvrent l'île et la jetée s'élève une grande tour ronde, élancée, qui est surmontée d'un fanal qu'on allume toutes les nuits. Après avoir doublé ces ouvrages, à l'ouest, on passe, hors de la porte de *Bab-el-Oued*, sous le *fort des 24 heures*, devant lequel on a formé une vaste place ou esplanade; elle est bordée, du côté de la mer, de moulins-à-vent qui rendent la situation encore plus pittoresque. Puis vient le Faubourg de *Bab-el-Oued*, rempli de guinguettes aux enseignes burlesques, comme aux approches des grandes villes européennes; l'ancien jardin du Dey, parsemé de colonnes, est au-dessus; le tyran n'a osé qu'une seule fois le visiter pendant son règne; c'est aujourd'hui le grand hôpital militaire. Une échappée permet de jeter un coup-d'œil dans les belles vallées qui se penchent entre la montagne sur laquelle Alger est assise et celle de *Bouzaria*; on arrive au *fort des Anglais* et à la *Pointe des Consuls*. La montagne de Bouzaria se présente alors dans toute sa beauté, couverte, jusqu'à son sommet, de maisons de campagne et de châteaux d'une blancheur éclatante. La *Pointe Pescade* forme l'extrémité occidentale de la baie d'Alger, comme le cap Matifou en est l'extrémité orientale; la distance en ligne directe entre ces deux promontoires est de quatre lieues. La Pointe Pescade est défendue par plusieurs forts et batteries; les maisons de campagne y sont encore nombreuses, mais elles diminuent vers le cap Caxine, et elles disparaissent entièrement en avant de la pointe *Ras Acrata* qui, avec le cap Sidi-Ferruch, décrit un long fer à cheval de terres basses, couvertes de bruyères. On est arrivé dans le pays des peuples nomades. Le *Sahel*, ou massif d'Alger, dont Bouzaria est le dernier mont de quelque importance, s'est abaissé par degrés. Le double cap de Sidi-Ferruch et de *Torré-Chica* n'est composé que de collines. La plage de *Torré-Chica* est devenue célèbre par le débarquement qu'y opéra l'armée française en 1830. C'est de là qu'elle partit pour tourner le Sahel et arriver, par un trajet de plus de six lieues, sur les hauteurs qui avoisinent le Fort l'Empereur. Sur *Torré-Chica* on voit une vieille tour espagnole, qu'on prendrait de loin pour une église, et une maison en ruines; plus bas, à l'origine du ravin qui communique à la mer, une batterie sans garnison. Des officiers qui étaient à bord nous montraient la place où ils sautèrent à terre en 1830, ayant de l'eau jusque sous les bras; nous n'y aperçûmes qu'un cavalier Bédouin qui, après avoir fait quelques tours en vedette sur la colline, continua son chemin sur la plage, vers un blockhaus abandonné. Le revers méridional de Bouzaria et du Sahel

se montrait, faisant face à la Métidja et à l'Atlas, mais n'ayant plus que quelques maisons de campagne vers son sommet, paraissant comme des points blancs et n'osant descendre vers une contrée perfide; plus loin et encore plus haut on distinguait le camp de *Déli-Ibrahim*, avec son village de paysans alsaciens. Un contrefort du Sahel part de là et forme comme une ceinture qui, en courant vers le couchant, diminue d'élévation et sépare la Métidja de la mer; il s'ouvre pour laisser un passage au Mazafran, l'un des petits fleuves de la Métidja, et s'abaissant toujours, va mourir au pied des monts où commence le massif de Cherchel. — Arrêtons-nous un instant ici, vis-à-vis de l'embouchure d'un ruisseau nommé Gourmat; la fameuse plaine de la Métidja vient y aboutir; un nuage de vapeurs qui s'en échappent la dessine jusqu'au pied du majestueux Atlas, qui borne l'horizon au midi. A quelque distance du ruisseau, à l'est, sont les ruines romaines, à peine visibles, de Tipasa. Sur le premier plan des collines, encore plus au levant, le *Tombeau de la Chrétienne*, ancien monument dont on ne connaît pas au juste l'origine, mais que les musulmans superstitieux respectent; c'est un dôme qui s'élève au-dessus des broussailles de ce désert. Sur le second plan et à la crête des collines qui, là, ont acquis une certaine hauteur, est le camp fortifié de Mahelma, toujours plus à l'est et presque au sud de Torrè-Chica; autour de ses blockhaus avancés se livrent journellement des combats. Le pays est peuplé de chacals, de hyènes et de sangliers.

Si mon attention s'est particulièrement fixée sur l'embouchure ignorée du Gourmat, c'est que j'ai trouvé qu'elle était la limite naturelle entre deux colonisations importantes, ayant leurs centres d'action l'une à Alger, l'autre à Cherchel. La colonie d'Alger embrasserait le Sahel et ses dépendances, et toute la Métidja jusqu'au pied de l'Atlas, depuis le Gourmat à l'ouest jusque au-delà du cap Métidja à l'est, ayant pour points secondaires les villes de Blidah et de Koleah. La colonie de Cherchel partirait du Gourmat à l'est, tournerait les monts Chenouan et viendrait rejoindre la mer aux environs du cap Tenez. Les monts Chenouan, habités par les redoutables Kabyles qu'il faudrait expulser, y seraient enclavés; ils forment comme une ceinture autour de la riche plaine de Cherchel.

Continuons notre route. A l'embouchure du Gourmat on aperçoit, en avant et sur la gauche, l'origine de la Métidja, sur la droite, le commencement de la plaine et des vallées qui séparent les monts Chenouan de l'Atlas. Le Chenouan se dresse aussitôt devant vous, âpre et dénudé, et borde la mer l'espace de deux lieues; il y a quelques ravins dans lesquels pourraient s'établir des fermes. Il s'abaisse

ensuite en s'éloignant de la mer; la plaine s'élargit graduellement, les cultures commencent, couvrant ses flancs et s'élevant même jusqu'aux sommités; les figuiers, les oliviers, les vignes se multiplient, on approche du cirque immense et parfaitement cultivé au centre duquel est placé Cherchel, l'ancienne *Julia Casarea*, capitale de la province sous les rois de la Mauritanie et sous les Romains. A l'embouchure du Billack, qui n'est qu'une petite rivière, on jouit de la vue d'une belle vallée qui va se prolongeant entre les collines, jusque dans les montagnes, montrant partout de riches cultures; elle est traversée par un aqueduc romain, dont les piles sont si élevées que de loin nous les prîmes d'abord pour des peupliers; ce n'est que lorsque nous distinguâmes quelques arceaux encore entiers, que nous les reconnûmes pour les ruines de l'aqueduc, dont l'existence nous avait été signalée. Ceux qui ont vu quelques finages de l'Alsace ou de l'Argovie, formant en même temps comme une forêt d'arbres fruitiers, auront une idée des environs de Cherchel, à la différence qu'au lieu de poiriers et de cerisiers, ce sont ici des figuiers, des amandiers, des oliviers, des grenadiers, sur la tête desquels la vigne jette avec profusion ses branches enlaçantes et ses raisins. Une dizaine de blockhaus sont perchés autour de ce cirque naturel, sur les pointes ou les plateaux des montagnes; l'ancienne enceinte romaine règne encore sur la crête des mêmes monts; la ville couvrait donc toutes les collines et la plaine, et devait être considérable. La ville actuelle n'occupe qu'un point dans cet espace; on dirait qu'elle a été bâtie pour des nains; partout j'ai pu appuyer mon coude sur les toits; les maisons, au nombre de quelques centaines et pouvant contenir de deux à trois mille habitants, sont appuyées, du côté des rues, sur des colonnettes provenant en partie de tronçons de colonnes romaines et formant un péristyle sous lequel il faut passer en se baissant; elles n'ont pas de terrasses et sont couvertes en tuiles creuses; on n'a pas besoin d'échelles pour les placer. Chez nous ce serait à peine des écuries, on en ferait de bonnes étables à chèvres. Ce qu'elles ont de précieux, c'est une cour au centre, couverte d'une treille, et un jardin derrière. Il y a quatre ou cinq mosquées assez mesquines, beaucoup de puits et de fontaines, et un ruisseau qui descend du haut en bas de la ville. — Cherchel est désert; tous ses habitants l'ont abandonné; un bataillon compose sa garnison, et chaque soldat pourrait avoir sa maison; quelques mauvaises cantines y sont établies.

Le port ne peut recevoir de bâtiments de guerre; ceux du commerce y sont même à l'étroit et ne sont pas à l'abri des coups de vent. Il est formé par une petite île, jointe au continent par une

jetée; quelques rochers qui montrent au-dessus de l'eau leurs têtes, où l'on voit encore les traces de constructions romaines, pourraient être facilement réunis à l'îlot, et alors ce serait un bon port marchand. Sur cet îlot qui est à l'ouest, il y a un fort que les Français ont amélioré; il repose sur des constructions romaines et son pavé est une mosaïque. Un autre fort est à l'est, sur les rochers qui dominent le port, et si celui-ci n'est pas entièrement romain, il s'en faut de peu, car il renferme de belles ruines, des voûtes supportées par des colonnes de granit, et partout des colonnes pareilles gisant sur le sol. Plusieurs beaux orangers sont au milieu de la cour.

C'est dans la plaine et sur les coteaux qui entourent Cherchel, au milieu des massifs d'arbres fruitiers, que tous les jours se livrent des combats meurtriers. Malgré les défenses, les soldats français vont cueillir des figues et des raisins; les Kabyles en font autant, et les coups de fusil sont échangés. Peu avant notre premier passage, l'action était devenue générale, les Kabyles avaient laissé 150 hommes sur la place et les Français avaient aussi eu des pertes sensibles à déplorer, entr'autres celle d'un jeune officier de mérite arrivé la veille plein d'espérance, lieutenant qui venait d'être promu au grade de capitaine; à dix heures du matin il fut présenté à sa nouvelle compagnie; une demi-heure après il n'était plus. A notre retour, on avait tué le matin même trois Kabyles. A un quart de lieue de Cherchel, sur un petit promontoire à l'est, nous vîmes de notre bord une quinzaine de Kabyles armés de fusils, dont les uns faisaient faction pendant que les autres se baignaient dans la mer; l'équipage du *Grondeur* avait bien envie de leur envoyer quelques boulets; mais le capitaine ne voulut pas. Ils finirent par s'éloigner les uns en s'enfonçant dans les figuiers, et une sixaine en gagnant par le rivage la vallée du Billack.

Cherchel serait susceptible de former une belle colonie; les terres en sont excellentes, et la grande quantité d'arbres fruitiers dont elles sont couvertes serait un avantage inappréciable. Les trois à quatre cents maisons lilliputiennes dont je me suis moqué ne laisseraient pas que d'offrir elles-mêmes une grande ressource dans les commencements; on serait fort aise de s'y loger provisoirement, après quelques réparations, pendant qu'on construirait la ville nouvelle; elles donneraient en outre de bons matériaux et un grand nombre en serait conservé pour les exploitations rurales et pour des ateliers; j'y ai remarqué plusieurs forges encore intactes. Il faudrait se renfermer d'abord dans l'enceinte romaine qu'on relèverait; plus de cinq mille habitants y vivraient aisément; les Kabyles seraient en même temps traqués du Chenouan par un corps d'armée, comme

déjà maintenant on a l'intention de le faire, et rejetés dans l'Atlas au pied duquel les camps et les blockhaus seraient établis. Mais tout le monde nous dit que dans la province de Bône, à plus de cent lieues de Cherchel, et à la Calle principalement, nous trouverons une terre encore meilleure, des tribus amies et une paix qu'Abd-el-Kader n'est jamais parvenu à troubler.

A quelques lieues à l'ouest de Cherchel la plaine se rétrécit et disparaît enfin; les montagnes arides et tristes viennent aboutir à la mer; on approche du cap Tenez qui n'a rien de remarquable, mais qui sépare la province d'Alger de celle d'Oran, la moins fertile de la Régence. Immédiatement après le cap Tenez, la côte court au sud l'espace d'une lieue; dans l'angle formé par cette déviation et à quelque distance du rivage, est la petite ville mauresque de Tenez, encore au pouvoir des Arabes, et dont nous aperçûmes distinctement les maisons et surtout la grande mosquée; elle est bâtie dans un ravin fertile, à mi-côte; quoiqu'elle soit dépourvue de port et de mouillage, on la soupçonne de recevoir par mer des munitions pour Abd-el-Kader. Le *Grondeur* avait ordre de l'observer et de prendre ou de couler les petits bâtiments qui seraient dans ses eaux, nous n'en vîmes aucun. La contrée environnante est assez belle, mais en s'éloignant de Tenez elle reprend son aspect sauvage. Depuis le cap Agmiss jusqu'au cap Ivi, les terres sont basses et pourraient être livrées à la culture. La côte, courant toujours au sud, commence à former le beau golfe d'Arzeu, qui a treize lieues d'ouverture, cinq lieues et demie de flèche et une vingtaine de développement; l'embouchure du Chélif, le plus grand fleuve de la Régence, est entre deux montagnes qui laissent voir l'entrée de l'importante vallée du même nom. Le *Grondeur* ayant pris au large pour se porter directement sur Arzeu, nous ne vîmes que comme deux points blancs Mostaganem et Mazagran; mais j'aurai occasion de vous décrire ces deux localités, y étant venu d'Oran avec le général Lamoricière.

Arzeu est un assez bon port, le seul mouillage de tout le golfe, à son extrémité occidentale. Les Turcs n'y n'avaient que des magasins pour l'exportation du blé, avec un fortin à l'entrée, dont un escadron de cavalerie franchirait bien les fossés et les murs; il existe encore; mais à portée de canon de là, au fond du port, on a élevé une petite ville bien fortifiée, dans laquelle il y a, outre la garnison, force cafés, restaurants et guinguettes; mais on n'y cultive pas un chou. C'est un endroit désolé par la chaleur et autour duquel il n'y a pas un seul arbre pour se mettre à l'ombre; il est adossé à l'Amor-Dakno, massif de montagnes arides qui se prolonge jusqu'à Oran et dont se détache au midi la belle *Montagne des Lions*, qu'on voit de

tous côtés et de fort loin; elle est isolée et ressemble par sa forme à une montagne de notre Jura. Des blockhaus sur les premières crêtes de l'Amor-Dakno et dans la plaine du côté du golfe, forment une ceinture qui entoure Arzeu; c'est dans leur enceinte qu'on peut circuler et que pâit le troupeau de la garnison; au-delà on est exposé aux coups de fusil des Bédouins; cependant, à notre passage, des officiers chassaient à une assez grande distance, et nous les primes d'abord pour des Arabes.

Pour arriver du golfe d'Arzeu dans celui d'Oran, il faut tourner le désagréable Amor-Dakno, présentant partout ses cimes nues et ses flancs escarpés, que découpent de profonds ravins, par lesquels les terres sont sans cesse entraînées dans la mer. Depuis le cap d'Arzeu jusqu'au cap Carbon, qui fait saillie, il y a quelques îlots sans végétation, toujours battus par les vagues. Vient ensuite le cap Ferrat, non moins apparent que le précédent. C'est entre ces deux promontoires que nous aperçûmes, à notre retour d'Oran, une embarcation amarrée dans une crique, ayant sa voile pliée; un homme y était assis, à côté de corps ronds que nous primes pour des barils de poudre; une sixaine de personnes descendirent successivement de la montagne, et nous les crûmes des Bédouins venant recevoir les munitions prohibées. Aussitôt le *Grondeur*, qui était au large, vira de bord et porta droit sur le bateau suspect; déjà l'on préparait les canots et les armes, lorsqu'on reconnut l'erreur; c'était un bateau-pêcheur espagnol du port d'Arzeu, qui était venu faire du bois et qui s'était aventuré si loin, au milieu d'une contrée qu'infestent les Arabes, aux risques de la vie des téméraires qui le montaient. Les prétendus barils de poudre étaient des fagots.

On voit de plusieurs lieues en mer un obélisque qu'on nomme l'Aiguille et qu'on croit être une voile; c'est un rocher d'une grande hauteur, formant un îlot détaché du rivage et entouré de quelques autres rochers peu élevés. Il est peu de pointes aussi faciles à signaler. A une demi-lieue à l'ouest est la pointe Abuja, dépendance de l'Amor-Dakno, ainsi que les précédents caps; c'est là que commence le golfe d'Oran. Je n'ai vu nulle part les oiseaux de mer, goélands, mouettes et autres, aussi nombreux que dans ces parages; ils trouvent sans doute des retraites sûres dans les grottes et les anfractuosités des roches schistueuses de l'Amor-Dakno. Des bandes innombrables voltigeaient autour de nous, se posaient sur l'eau ou prenaient leur vol vers la haute mer. Mais ce qui m'a surpris bien davantage, c'est d'avoir vu partout, sur les côtes d'Afrique, un petit oiseau tout-à-fait terrestre et très commun à Porrentruy, le motteux, vulgairement cul-blanc, venir se poser, ébahi, sur les cordages du

vaisseau, puis regagner le rivage à plus d'une lieue de distance. Avait-il pris le navire pour un îlot et les mâts pour des arbres?

Dans les eaux de l'Aiguille, un énorme requin de plus de dix pieds de longueur montra quelque temps son dos et sa queue sur l'onde. Près de la pointe Abuja, une vingtaine de marsouins au dos vert, avec un museau pointu et long de deux pieds, se jouèrent longtemps autour de nous, et malgré que le *Grondeur* fit alors plus de trois lieues à l'heure, ils le devançaient dans leur course; ces cétacés pacifiques, de la grandeur d'un homme, semblaient avides de nous voir; les derniers sautaient hors de l'eau par-dessus les autres pour gagner la tête de la colonne. Après nous avoir amusés de leurs gaies manœuvres, ils prirent une autre direction et longtemps encore nous aperçûmes le sillon écumeux qu'ils traçaient en fendant les vagues. C'étaient les tritons de la fable. Le golfe d'Oran se compose de quatre rades; la première est encore formée par l'Amor-Dakno; la seconde, qui est celle d'Oran proprement dite, est bordée de terres plus basses, mais escarpées, de couleur jaune, et non moins désagréables à voir, jusqu'à la ville, derrière laquelle s'élève une nouvelle chaîne, celle des monts Gamarra, dont plusieurs contreforts entourent la rade et le port naturel de Mers-el-Kébir (le grand port); la quatrième rade, également découpée dans les monts Gamarra, va de la pointe du phare au cap Falcon. Mers-el-Kébir seul a une valeur nautique; c'est le port d'Oran, qui n'a qu'un mouillage peu sûr pour des bateaux. Tous les bâtiments abordent donc à Mers-el-Kébir et les marchandises sont renvoyées à Oran sur des embarcations légères, ou même par terre en cas de gros temps; la distance est d'une lieue par eau et d'une lieue et demie par terre. Avant l'occupation française, il n'existait comme voie de communication entre les deux villes qu'un sentier qui serpentait le long des flancs escarpés des montagnes qui entourent la rade et qui n'était praticable que pour des piétons et des ânes; aujourd'hui il y a une route qui fait honneur au génie français; elle est presque partout taillée dans le roc (schiste brun, avec veines de quartz blanc); souvent des pics énormes surplombent et effrayent le voyageur, ailleurs c'est une longue galerie souterraine où l'on goûte avec plaisir un instant de fraîcheur. Quelques blockhaus protègent cette route nouvelle, qui d'ailleurs est déjà bordée de guinguettes avec les enseignes les plus engageantes. A peine est-on débarqué qu'on est assailli par une bande de cochers d'omnibus et de conducteurs d'ânes, qui vous offrent des places jusqu'à Oran; comme il nous tardait de visiter cette terre, nous voulûmes faire le voyage à pied et prîmes un juif et son bourricot pour transporter nos effets; il nous fut difficile de faire com-

prendre aux âniers que nous ne voulions pas en même temps nous servir de leurs montures ; les Européens d'Oran montent plus souvent à âne qu'à cheval.

L'âne est sans contredit l'animal le plus utile de la contrée. Pas de routes, des montagnes escarpées presque partout, des villes dont les rues étroites sont elles-mêmes en pente rapide, que ferait-on sans ces quadrupèdes-portefaix, qui sont de toutes les courses et de tous les travaux, toujours chargés, recevant plus de coups que de nourriture et jamais récalcitrants. Le cheval arabe n'est destiné qu'à la guerre, la race bovine au commerce ; on voit de grands troupeaux de bœufs, petits, à l'air sauvage, ayant, à l'inverse des nôtres, la tête et les parties inférieures du corps noires, le reste fauve ; le musulman n'en mange pas plus que du porc. L'âne seul sert à tout, sans consommer rien ; nous en avons suivi plusieurs sur les crêtes arides du Gamarra, leur pâturage, pour voir ce qu'ils pouvaient trouver là où l'on n'apercevait que des pierres ; tous les quarts-d'heure ils découvraient une feuille ou une tige dure et desséchée, et cela leur suffisait ; du reste ils étaient assez gras et n'avaient nullement l'air misérable. Riez tant qu'il vous plaira, mais depuis que nous avons pu apprécier les services qu'elle rend en Afrique, nous professons une haute estime pour la race des aliborons.

Mers-el-Kébir, qui n'était qu'un fort, a déjà une vingtaine de blanches maisons, qui auront successivement des sœurs nombreuses, car le port est sans cesse rempli de navires de toutes les nations. Oran est bâti dans la situation la plus pittoresque ; ses maisons s'élèvent en amphithéâtre sur deux collines qui se regardent et s'étendent encore en long faubourg sur le plateau de l'est, au-delà du Château-Neuf, maisons la plupart en terrasses et éclatantes de blancheur, suivant la coutume des Maures. Entre les deux collines et par conséquent entre les deux parties de la ville, règne un ravin délicieux, la beauté et la richesse d'Oran ; un ruisseau le parcourt, arrose, par une multitude de rigoles, le fond du ravin et les flancs des deux collines, y produit une fertilité étonnante et y entretient une verdure perpétuelle. Rien de plus beau à voir que ces jardins où naissent, végètent et mûrissent sans cesse les légumes de l'Europe et ceux de l'Afrique, sous des bosquets de grenadiers, de figuiers, d'amandiers, de citronniers, de pêchers par-dessus lesquels la vigne lance ses verts arceaux ; des haies de cactus, d'agaves et de roseaux séparent les propriétés. La nature a tout fait pour ce coin privilégié, et très peu pour le reste ; le pays à une grande distance est triste et peu productif ; à l'est et à l'ouest les montagnes sont arides et nourrissent avec peine de rares palmiers nains, d'un pied de hauteur ;

le plateau du sud, qui descend, se relève et descend encore à perte de vue, est formé d'une terre rouge, ferrugineuse, peu fertile ; il est en partie cultivé entre la ligne des blockhaus et la ville ; plus loin il est envahi par les palmiers-nains et ravagé par les troupeaux arabes.

Oran et Mers-el-Kébir ont été conquis, au commencement du XVI^e siècle, par le célèbre cardinal Ximenès ; il a entrepris deux grandes expéditions à ses frais pour en doter l'Espagne, qui a conservé ces deux places jusqu'en 1792, époque de l'évacuation. Pendant ces trois siècles, les Espagnols y ont dépensé des sommes immenses en constructions de tout genre, mais surtout en fortifications, qui sont aussi considérables que dans les forteresses importantes de l'Europe. On remarque surtout le Château-Vieux et le Château-Neuf à Oran ; sur deux crêtes de la Montagne sainte, les forts de St-Grégoire et de Sancta-Cruz, celui-ci réputé imprenable, et le château de Mers-el-Kébir. A l'entrée d'Oran, plusieurs grands magasins sont taillés dans le roc. Tout y rappelle encore la domination espagnole ; les armes de Castille sont sculptées partout, sur les fontaines, sur les portes, sur les façades des édifices. Les minarets actuels étaient évidemment les tours des églises catholiques ; le croissant a remplacé la croix, et la voix du muezzin, qui appelle d'heure en heure les fidèles à la prière, tient lieu des cloches, dont les musulmans ne font pas usage.

La population civile d'Oran est d'environ 6000 Maures, Juifs et Nègres, 4000 Espagnols et 2000 Français, sans compter la garnison, de plus de 10,000 hommes, et les tribus soumises des *Douéras* et des *Zenelas*, qui campent aux environs des deux villes. Nous avons vu à Alger des Kabyles et des Arabes venant pour trafiquer ; ce n'était rien, c'est sous la tente qu'il faut observer le Bédouin.

O poètes menteurs, romanciers sans conscience, qui avez fait des tableaux si séduisants de la vie patriarcale des peuples nomades, qui nous vantez sans cesse la pureté de leurs mœurs encore primitives, les agréments et la sainteté de ces ménages bibliques, entrez avec nous, si vous l'osez, dans un camp hospitalier ; mais prenez garde à vous : si vous n'êtes pas suffoqués par les exhalaisons puantes qui sortent de dessous les tentes *pastorales*, vous courez risque d'être mordus par des chiens hargneux, dévorés par la vermine, assaillis par des enfants morveux et nus, ou volés par de grands bandits en guenilles.

Un grand nombre de ces sales camps sont assis autour des blockhaus sous la protection des forts ; il y en a deux qui sont à une faible distance de Mers-el-Kébir ; de chaque côté de la route,

là où le Gamarra adoucit ses pentes et invite la population européenne à établir des fermes et des maisons de campagne, nos compatriotes ne passent pas volontiers seuls, de nuit, à portée de ces *fidèles amis*. Les tentes sont rangées circulairement, laissant dans leur centre un espace vide, qui est la place publique, le forum du désert; elles sont composées d'une étoffe grossière de poil de chameau, souvent mélangée de fibres de palmiers nains; leur forme plus large que haute, leur couleur noirâtre, la fumée qui s'en échappe, les font prendre de loin pour autant de fours à charbon qui ont atteint leur dernière cuisson et qui commencent à s'affaïsser et à se bosseler. Un vieux coffre, des nattes et des couvertures usées et qui tiennent lieu de lits; une pierre creuse à broyer le grain; de grands cabas en jonc mince et flexible, servant de bâts et de paniers; des outres poileuses de peaux de chèvres à contenir l'eau; quelques ustensiles de cuisine en bois, en terre cuite, très peu en métal; la selle, le harnais et le fusil; tels sont les meubles qui gisent pêle-mêle dans la poussière, je dirais presque dans le fumier de ces habitations ambulantes. Au moindre danger, au premier caprice, tout cela est promptement chargé sur les ânes et sur les chameaux, quand on en a; c'est l'ouvrage des femmes qui, avec les enfants, chassent en avant les troupeaux, tandis que les hommes, qui ne travaillent jamais, prennent la canardière, le yatagan et les pistolets longs comme des pièces de quatre et montent à cheval. — Les moutons, les chèvres, les veaux errent dans les camps ou bêlent sous la tente, à côté des enfants qui pleurent, des coqs qui chantent et des chiens qui aboient ou qui montrent leurs dents menaçantes aux passants. Les chiens, le fléau de l'Algérie, sont innombrables; non seulement chaque musulman en a un ou plusieurs, mais ordinairement, dans la ville surtout, ils ne sont à personne, mais au quartier; à Alger toutes les ruelles en sont encombrées, et la place du Gouvernement en est toujours couverte; la foule les disperse en partie dans la campagne; mais lorsqu'elle s'est écoulée, vers minuit, alors ils sont les maîtres et leurs hurlements ont souvent troublé notre sommeil. Si un chien d'un autre quartier se présente, il est aussitôt assailli; il se défend, crie, ses camarades accourent quelquefois et alors le combat devient général, quartier contre quartier. La police, malgré ses ordonnances, n'a pas encore pu introduire d'ordre dans cet état social de la race canine qui se refuse à notre civilisation aussi opiniâtrement que le Bédouin. Ces chiens ressemblent à ceux que nous appelons chiens-loups; mais ils sont plus forts, tiennent du chacal et ont un aspect tout-à-fait exotique et sauvage. Revenons au camp. Les hommes sont assis à la manière de nos tailleurs, goûtant le *dolce far niente*,

fumant parfois et échangeant quelques paroles avec le voisin. Le cheval est devant la tente. Malgré la maigreur, malgré l'âge, et fut-il une Rossinante, on reconnaît toujours en lui la belle race arabe; il faut voir ces chevaux légers comme des cerfs, emportant leurs cavaliers auxquels ils obéissent docilement, décrivant au galop des cercles et des zig-zags et s'arrêtant subitement. Le Bédouin monte contrairement aux règles de l'équitation, mais il n'en est pas moins excellent cavalier; il est beau, il est même imposant à cheval, drapé dans son bournous blanc ou brun, assis dans une selle qui se relève par derrière, avec son grand fusil en bandoulière, ses étriers larges et plats, ses éperons d'un pied de longueur, et malgré ses jambes nues jusqu'aux genoux. Ajoutez à cela qu'ils sont presque tous de très haute stature, maigres sans être décharnés, d'une taille svelte et élancée, avec une figure du plus beau type, qu'ombragent sans la cacher des moustaches et une barbe noire.

* * *

Matin du 12 septembre 1840.

..... C'est ainsi que je passais mon temps à vous écrire depuis mon retour d'Oran, lorsque le capitaine de la bombarde espagnole *Maria-Gracia*, de Port-Mahon, bâtiment à deux mâts du commerce, est venu nous annoncer qu'il était prêt à mettre à la voile. Je me suis arrangé, il y a quelques jours, avec ce capitaine nommé Marico, pour nous transporter à Bône, où il va chercher du bétail; les vents contraires nous ont empêchés de partir plutôt, et depuis le 9 je suis à attendre qu'ils changent, sans oser m'éloigner de la ville. Ils viennent enfin de nous être favorables. Nous avons pris cette détermination parce que le bateau à vapeur de l'Etat ne part pour Bône que le 19, et que nous n'aurions pas le temps de visiter la Calle jusqu'à son retour; il aurait donc fallu attendre, pour revenir, son second voyage qui n'aura lieu que le 3 octobre. Avec la *Maria-Gracia* nous serons dans trois jours dans la province de Bône, et nous aurons le temps de l'explorer et de revenir avec le premier bateau à vapeur; c'est deux semaines que nous allons gagner; de cette manière nous pourrions être en Suisse (de retour) du 15 au 20 octobre. Je continuerai mon récit du voyage d'Oran et de Mostaganem à bord de la *Maria-Gracia*, si la mer me permet d'écrire.

* * *

Alger, lundi 28 septembre 1840.

Nous arrivons à l'instant de notre voyage dans l'est de la Régence, et comme le bateau à vapeur pour Toulon ne partira que dans quelques heures, je puis encore vous écrire un mot. Nous avons été jusqu'à la Calle; notre voyage a été heureux, malgré quelques orages essuyés en mer. La Calle ne présente pas les avantages que nous attendions; on ne peut en faire qu'un établissement accessoire. Il n'en est pas de même de Bône, contrée la plus belle et la plus fertile de l'Algérie. Nous y avons trouvé une population qui dès qu'elle a été prévenue de notre arrivée et du but de notre exploration, nous a donné des fêtes; les colons suisses y seront reçus à bras ouverts; la ville a un aspect tout européen; la province est la plus tranquille; on peut y faire 50 lieues sans escorte et sans dangers. — Je suis revenu avec l'évêque d'Alger, dont j'ai fait avec plaisir la connaissance, ce qui n'empêche pas que les coups de vent qui pendant 48 heures nous ont tourmentés, ne m'aient fatigué extrêmement; aussi je borne ici mon récit; je passerai la semaine à Alger et dans la province et continuerai la narration de notre voyage, que j'ai interrompu à la province d'Oran, pour la mettre à la poste à notre arrivée au lazaret de Toulon; nous y serons rendus le 7 ou le 8 octobre; il faut y rester quatre jours; je vous manderai en même temps dans quelle ville de Suisse il faudra m'écrire.

* * *

En mer, le 8 octobre 1840.

.... Je crois avoir clos subitement ma dernière lettre, au milieu de la description d'un camp de Bédouins. Encore quelques notes sur ce sujet. Les Arabes cultivent très peu. Chaque année le Caïd, ou chef de la tribu, distribue quelques terres, qu'on remue légèrement avec une mauvaise charrue de bois, attelée de deux bœufs ou de plusieurs ânes; on y sème principalement de l'orge, sans engrais, on récolte seulement les épis et on met le feu au chaume; depuis que les Français achètent la paille, on en coupe cependant quelque peu, pour la leur vendre. — Le grain est broyé dans un mortier; le Bédouin prend une poignée de cette mauvaise farine dans la main, il y ajoute un peu d'eau, pétrit cette pâte avec les doigts et l'avale ainsi sans cuisson; c'est le *cousse-cousse*, son pain quotidien; cependant on fait aussi quelques pains ronds et plats, et les jours de gala, le *cousse-cousse* est cuit dans de l'eau avec un peu d'huile et un morceau de mouton; chacun mange à la gamelle, avec les doigts. Ajoutez à cela quelques fruits des plus communs et quelques

fèves sèches, et vous aurez tout le répertoire du cuisinier bédouin. Il n'est pas facile de prendre ces gens-là par la famine.

Les femmes ne sont pas voilées, mais on les dit très sages; la corruption n'a pas pénétré sous la tente comme parmi les Mauresques et parmi les Juives. Elles ont de beaux traits, mais le teint hâlé, la peau jaunâtre et un air de maturité ou de vieillesse précoce, occasionné par les rudes travaux qui sont leur partage. Sur le front et sur les joues elles ont une petite fleur ou feuille empreinte au moyen de cette espèce de tatouage bleuâtre, dont nos soldats se couvrent la poitrine et les bras; elles sont tatouées de la même manière sur l'avant-bras et depuis le talon jusqu'au mollet. Trois Mauresques de Constantine que j'ai vues en prison, dévoilées, avaient des empreintes pareilles sur les bras seulement. Beaucoup de Bédouins ont un petit tatouage sur le front; je le crois une marque de famille. Du reste, hommes et femmes en ont quelques fois sur plusieurs autres parties du corps. Le quartier des Nègres, à Oran, est au milieu des ruines de fortifications espagnoles abandonnées; avec quelques branchages adossés à ces vieux murs, ils ont construit des espèces de cahutes qui ne valent pas les baraques de nos charbonniers. Je n'ai rien vu de si misérable. On se demande si c'est encore l'espèce humaine. Quelques jeunes nègres, de belle race, servent dans les Spahis et sont tout fiers de leurs uniformes. Il y a quelques négresses bien faites, ayant surtout de beaux bras; mais leurs figures sont hideuses et couvertes de tatouages profonds et véritables sur les tempes, les joues et même sur leurs grosses lèvres. Elles fabriquent et vendent au marché de petits pains ronds et plats, comme ceux des Bédouins; je n'ai jamais eu le courage d'en goûter. Les Bédouines et les négresses portent leur plus jeune enfant renfermé dans une espèce de capuchon attaché au dos et vaquent à leurs occupations sans s'inquiéter du marmot, qui mange, s'amuse, pleure ou dort la tête pendante et ressemblant alors à un singe mort.

Les restes de la brillante tribu des Abencerages (ce nom veut dire en arabe: les fils du sellier) errent encore dans la province de Constantine, quoi qu'en dise Chateaubriand. Ils ne se distinguent pas des autres tribus dont je vous ai esquissé le triste tableau, et sont aux Abencerages d'Espagne, leurs ancêtres, ce que les Transtévérins des bords du Tibre sont aux anciens Romains.

Les Douéras et les Zmélas, dont les camps nombreux, composés de dix à quarante tentes, entourent Oran et Mers-el-Kébir, formaient une milice soldée, au service du Dey ou gouverneur de la province; chaque cavalier recevait dix sous par jour; il était tenu d'être toujours prêt à monter à cheval pour aller guerroyer contre les tribus

récalcitrantes. Ils sont passés au service de France, laux mêmes conditions, et je les ai vus le 1^{er} septembre au Château-Neuf à Oran, où ils arrivaient les uns après les autres pour toucher leur solde du mois d'août. Ils étaient commandés sous les Deys et le sont encore par Mustapha, qui porte actuellement le titre de général et a le grade de maréchal-de-camp. C'est un beau vieillard à longue barbe blanche, ayant un riche costume de Bédouin, mais avec les jambes toujours nues, même lorsqu'il a assisté aux bals donnés par les princes. On le dit excellent général de cavalerie légère, dirigeant ses bandes avec la plus grande facilité et chargeant lui-même comme un jeune homme; les généraux français en font le plus grand cas. Il a été à Paris, où le roi l'a très bien accueilli; mais rien ne l'a intéressé que les arsenaux et Franconi. La famille royale a voulu garder et faire élever son jeune fils qui l'accompagnait; Mustapha s'y est refusé; il faut que cet enfant, qui est mulâtre, reste ignorant comme son père; quoique âgé à peine de dix ans, il galope déjà à ses côtés dans tous les combats. Mustapha est un vrai seigneur du moyen-âge; il n'aime que les chevaux, les armes et les femmes; du reste fort attaché à sa religion et aux mœurs arabes; ses premières femmes, qui étaient mauresques, ne lui ont pas laissé de descendants; sa légitime est maintenant une négresse. Rien cependant n'est plus curieux que la lettre qu'il a écrite au maréchal Valée contre l'émancipation des nègres; il prétend que c'est la race de Cham, condamnée à servir éternellement les enfants de Sem, dont les Arabes sont issus, parce que Cham s'était moqué de son père Noé dans l'ivresse. Comme je crois vous l'avoir mandé, nous étions partis d'Alger le 29 août, à 9 heures du soir; à 5 heures du matin, le 30, nous descendions à Cherchel, et le 31 à Arzeu; le même jour, à 2 heures après-midi, nous étions à Mers-el-Kébir, et deux après à Oran. Le 1^{er} septembre j'allai faire visite au général Lamoricière qui me reçut très bien et m'offrit un logement chez lui; je n'acceptai qu'un déjeuner. Il habite le Château-Neuf, grande citadelle remplie de canons, de casernes, de tentes et de soldats, et qui servait de résidence aux gouverneurs espagnols; les appartements ont été façonnés à la mauresque, par les Turcs, et maintenant on les refait à la française. Une charmante gazelle jouait dans la cour et vint demander sa part du déjeuner; le général voulut me la donner, mais comment l'aurais-je conduite à Porrentruy? Il m'apprit que le soir même il se rendrait à bord du *Grondeur*, pour partir avec des troupes pour Mostaganem et Mazagan, où je pouvais l'accompagner.

..... A dix heures du soir nous sortions du port de Mers-el-Kébir; les généraux Lamoricière et Patschape, un nombreux état-

major et 400 hommes d'infanterie étaient sur le *Grondeur*; j'étais le seul passager civil. La soirée fut gaie et souvent les éclats de rire couvraient le bruit des vagues. Au milieu de ces bruyants Français étaient deux graves musulmans; l'un qui nous accompagnait depuis Alger est un pilote-côtier que le gouvernement salarie. Ancien corsaire et se disant d'origine kabyle, il a servi dans la marine du Dey, a été pris avec son bâtiment et est resté neuf mois prisonnier à Toulon, jusqu'à la reddition d'Alger. Il écorche le français et l'italien. Vous ne pouvez pas concevoir quelle haute opinion cet homme a de sa nation; aucune autre ne lui est comparable; si les Français ont pris Alger, c'est que le peuple, qui détestait le Dey, l'a bien voulu. Jamais, à son avis, les Français ne réduiront l'Afrique. Si on lui parle de nos arts, de notre civilisation, il en admet certains avantages, mais ne voudrait pas les acquérir au prix de la nationalité de ses compatriotes; cette nationalité se perdrait en changeant de mœurs. Dans son langage à demi français et pourtant poétique il nous disait: l'Arabe et le Kabyle sont les plus braves et ils n'ont besoin de rien; un cheval, un fusil et quelques fèves dans le capuchon du bournous, voilà tout; à vous il faut tous les matins du vin, du pain, de la viande et toujours une armée pour faire la guerre; si, *avec nos vertus*, nous avons vos vaisseaux, vos canons, vos chariots, vos palais, vos beaux habits, vos richesses, vos inventions, alors la terre ne serait plus digne de nous porter; Mahomet nous donnerait des ailes et nous ferait tous voler dans le ciel; mais Dieu est juste et a tout bien fait. Il méprise les Juifs et ne pardonne pas aux lois françaises de leur accorder les mêmes droits qu'aux Musulmans. Le Juif est une race maudite par les chrétiens eux-mêmes et qui n'a plus de pays, plus de nationalité, plus de *drapeau*. Quel est le drapeau du juif? nous demandait-il. Et le tien? lui dîmes-nous. Le mien? Il est rouge; va voir, chrétien, à Maroc, à Tunis, à Alexandrie, à Constantinople, à Damas, à Ispahan: voilà mon drapeau! Là-dessus nous lui montrâmes la flamme tricolore qui flottait au haut du grand mât; confus de servir sous ces couleurs, il s'en alla en disant: *Moi, vieille bête, j'ai femme et enfants à Alger; si Abd-el-Kader prend moi, fera couper ma tête et aura raison, pour que Mahomet pardonne à moi traître.*

Cette franchise du vieux corsaire nous plaisait. Cependant son sang de pirate se ranimait lorsqu'on parlait d'une probabilité de guerre avec la quadruple alliance; il estime souverainement le Pacha d'Egypte et voudrait que la France lui cédât l'Algérie. Si la guerre éclate, il prétend que 10,000 Maures et Kabyles, anciens marins, armeront aussitôt en course et feront plus de mal aux Anglais que

les gros vaisseaux des Français. — Il n'a peut-être pas tort. Dans tous les cas il prend déjà des précautions; à notre retour, le capitaine du *Grondeur* a eu la complaisance de lui remorquer jusqu'à Alger une grande tartane désarmée et percée de boulets qu'il avait dans le port de Cherchel et qui pourrissait; il va la faire réparer et il espère qu'elle lui servira encore à faire campagne.

L'autre musulman était un chef de Bédouins, Cadour-ben-Morphil, Caïd de la puissante tribu des Borgias, qui habite les environs de Mascara. Cadour est venu, au commencement de la guerre, se réfugier à Mostaganem avec sa famille et quelques cavaliers, fuyant Abd-el-Kader, dont il est l'ennemi. Dès que les Français s'avanceront sur Mascara, sa tribu et quelques autres se réuniront à eux. Cadour est, comme d'ailleurs presque tous les Arabes, un fort bel homme, long, svelte, à barbe noire commençant à grisonner. Voici quel était son costume: chemise sans manches et large culotte de calicot blanc; bras et jambes nues; des sandales de cuir aux pieds; des bagues aux doigts et une chaîne au cou, à laquelle pendaient quelques bijoux et un étui triangulaire, d'argent, renfermant une amulette ou un étui religieux; un gilet de drap bleu, brodé d'or et de soie; une ceinture rouge, une blague à tabac et une bourse pour l'argent; une grande pièce d'étoffe très légère de laine blanche, avec des raies et des franges de soie de même couleur, servant de tunique et dont il se drapait très gracieusement; un des coins de cette tunique enveloppe la tête, autour de laquelle il est serré par une corde de soie brune, qui par ses tours multipliés imite le turban que les Bédouins ne portent pas. Par-dessus cela l'inséparable bournous, manteau de laine légère, sans manches, avec capuchon pointu, qui sert, soit à couvrir la tête, soit à renfermer les maigres provisions de voyage; ces bournous sont ordinairement blancs; celui de Cadour était brun doublé de blanc, avec des cordons et des glands de soie. Ce costume est à peu-près celui de tous les Arabes, avec cette différence qu'ils ont, la plupart, ces vêtements sales et en lambeaux, une mauvaise corde à la ceinture et autour de la tête, sans culotte ni tunique, et par conséquent avec la chemise et le bournous seulement.

Cadour avait de la dignité dans le regard et le maintien, et il a toujours su se mettre, avec beaucoup de tact, sur un pied de parfaite égalité avec tous les officiers; il a le grade de capitaine. Comme tous les musulmans qui se respectent, il n'a pas voulu boire de vin. A son arrivée sur la place de Mostaganem, un cavalier nègre, très bien équipé, lui a présenté un superbe cheval; le lendemain matin j'ai revu Cadour conduisant lui-même au bain ce cheval favori; il n'était alors pas mieux mis qu'un simple Bédouin.

En voilà assez sur les mœurs des indigènes; il faut garder quelque chose à vous conter au coin du feu.

A peine le *Grondeur* avait-il levé l'ancre dans le port de Mers-el-Kébir qu'un violent orage, accompagné de coups de tonnerre, se déclara dans les montagnes et ne tarda pas à fondre sur la mer. Pendant la nuit, notre bâtiment fut fortement battu par le vent et par les vagues, et le capitaine fit relâcher, à deux heures du matin, dans le port d'Arzeu; à cinq heures le temps s'étant calmé, on repartit, et en trois heures on franchit l'espace de dix lieues qui sépare Arzeu de Mostaganem. — Dès que nous fûmes descendus dans les chaloupes, le canon des forts salua le général Lamoricière, et la garnison prit les armes pour le recevoir; une foule de Maures couvrait le rivage. — Mostaganem est une ville encore toute mauresque; on n'y compte qu'une dizaine de ménages européens; elle s'élève à mi-côte d'un rideau de collines qui borde la mer, dont elle est à quinze minutes de distance, n'ayant et ne pouvant avoir de port; elle manque même de débarcadère; si la mer est un peu grosse, on ne peut ni débarquer ni embarquer sans danger. Un ravin très large, au fond duquel court un précieux ruisseau, la sépare de Matamoras, qui est sa citadelle; plusieurs autres ouvrages l'entourent. Ce que je vous ai dit du ravin d'Oran peut s'appliquer à celui de Mostaganem; mais celui-ci est encore plus riche; outre qu'il vient de loin, fertilisant tout sur son passage, il semble se plaisir à embrasser de ses plis Matamoras et Mostaganem, à s'élargir devant cette ville pour donner plus d'espace aux jardins et à distribuer avec intelligence ses eaux fécondes, dont les nombreux canaux circulent jusque dans la plaine, couverte de champs de maïs, de millet, de melons, de citrouilles, d'aubergines, tandis que d'autres, tombant en cascades, alimentent plusieurs moulins. Les jardins sont plus particulièrement dans le ravin même; des rochers, qu'il suffit de frapper pour en obtenir une fontaine, y forment des grottes fraîches et agréables; c'est là qu'en poursuivant des oiseaux qui m'étaient inconnus, j'aperçus tout à coup sur un grand cactus servant de clôture, un caméléon qui, pour m'effrayer, roulait ses yeux dans leur orbite, bosselait son dos et ouvrait une bouche énorme, qui permettait de voir jusqu'au fond de son gosier; je pouvais le tuer d'un coup de canne; mais sachant qu'il n'est pas dangereux, je cherchai à le prendre vivant; mais pendant que j'écartais avec précaution les feuilles épineuses du cactus, le caméléon battit en retraite et gagna son trou, malgré la lenteur de ses mouvements. Je n'eus pas autant de peine à cueillir des grenades, des figues, des oranges, des

amandes, des jujubes qui croissent en abondance à côté des fruits et des légumes d'Europe.

Je me suis avancé avec mon guide (un sergent d'artillerie) jusqu'au blockhaus de Schauenbourg, le plus avancé de la ligne, et autour duquel se livrent toutes les semaines des combats singuliers, à la façon du moyen-âge. A chaque pas se levaient des lièvres ou des compagnies de perdrix; je ne pouvais me lasser d'aller en avant; mais le général Lamoricière, qui en passant ses revues m'avait aperçu d'une demi-lieue de loin, vint au galop me joindre avec son escorte et gourmander l'imprudent guide dont j'aurais dû me méfier malgré ses paroles rassurantes, car il avait soin de préparer son mousquet dès que nous approchions d'un arbre ou d'un buisson. La population maure de Mostaganem a eu la maladresse de se mettre en guerre avec les tribus du pays, dévouées à Abd-el-Kader; on s'est réciproquement pris du bétail et on a fini par se couper des têtes: maintenant on s'épie, on se tend des pièges, on s'assassine. Nous trouvâmes les troupeaux de la ville, qui sont très nombreux, paissant autour du blockhaus et à portée d'en être secourus; plus de cent Maures faisaient vedette en avant, à cheval et armés jusqu'aux dents. Je me rappelai en souriant le petit berger de la fable, dont toute l'ambition se bornait à pouvoir garder ses vaches monté sur un cheval; à Mostaganem il aurait pu satisfaire son envie, et il aurait reçu, outre le coursier arabe, le fusil, le sabre et les pistolets. A partir du blockhaus de Schauenbourg, le terrain s'abaisse insensiblement pour descendre dans la belle vallée des Hachems; c'est un bassin large et à pentes douces, qui, de plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, où il communique à des contrées fertiles, s'étend jusqu'à la mer; il est couvert d'arbres et de cultures; de la terrasse du blockhaus, sur laquelle une seule petite pièce de quatre est en batterie, nous pouvions distinguer au loin les sentiers qui serpentent au milieu de la riche végétation de la vallée, et sur les coteaux qui la terminent des vignes soignées et alignées comme celles d'Europe; de temps en temps un bournous blanc se montrait, bournous hostile qui ne tardait pas à disparaître. Sur le dernier plan du tableau, du côté de l'orient, est la grande vallée du Chélif, le principal fleuve de l'Algérie; encaissée dans des montagnes à l'approche de la mer, elle s'élargit sur le continent et se prolonge à soixante lieues de distance, par les provinces d'Oran et de Titery, jusqu'aux confins de celle de Constantine.

La vallée des Hachems, si riante et si productive, est inhospitalière maintenant. Si une chèvre ou un bœuf de Mostaganem quitte son troupeau et y pénètre; si l'un des gardiens, poussé par la soif,

va y cueillir une figue ou un raisin, il est sûr de tomber dans une embuscade et de recevoir une balle; alors le signal est donné; tandis que les uns poussent au galop les troupeaux vers la ville, les autres s'enfoncent dans la vallée; on crie, on se menace, on s'envoie des coups de fusil, et rarement cette échauffourée se termine sans que du sang soit répandu.

Etant sorti le trois septembre, de grand matin, pour visiter une dernière fois la campagne, j'ai vu le cimetière maure de Montaganem couvert de tombes nouvelles et j'ai compté vingt-quatre femmes couvertes de voiles blancs qui, de loin, me les firent d'abord prendre pour des statues de marbre; les unes priaient, d'autres pleuraient et plusieurs d'entre elles avaient le front prosterné jusqu'à terre. On m'a dit qu'elles étaient les veuves des Maures qui ont succombé dans ces rencontres de sauvages.

La veille j'avais traversé, par hasard, le cimetière chrétien, placé sur une hauteur déserte, sans mur d'enceinte et exposé aux déprédations des hyènes et des Bédouins ennemis, qui ont la barbarie de renverser les modestes pierres amoncelées sur les sépultures. Je m'y arrêtai tout pensif et ne pus retenir mon émotion en voyant profaner le dernier asile de malheureux morts loin de leur patrie, loin de ceux qui les ont aimés. Au milieu de ces décombres je pus déchiffrer et je me fis comme un devoir de recueillir les inscriptions suivantes

Ch. Aug. Dubarrail, né le 1^{er} janvier 1819, mort le 15 février 1840, fils du colonel de l'état-major, commandant de place. — *Félix H. Petit de la Rodière*, capitaine au 1^{er} de ligne, décédé le 3 février 1839. — *Valentin Alex. Husson*, sous-lieutenant au 1^{er} de ligne, décédé le 12 novembre 1838. — Ici repose *M. Dupont*, officier au 47^e, décédé le 26 janvier 1836. — Ici repose *Alex. Aneillon*, chirurgien sous-aide mort le 26 janvier 1835, âgé de 25 ans.

Mostaganem renferme de deux à trois mille âmes, vivant principalement de la culture d'une terre fertile et de l'élevage du bétail; j'y ai vu des ateliers de tout genre, même deux boutiques d'orfèvres juifs qui, avec des outils imparfaits, fabriquaient des anneaux, des boucles d'oreilles. Les maisons, sans être chétives comme celles de Cherchel, sont cependant très médiocres; les rues sont étroites, plus que celles d'Oran l'espagnole, moins que celles d'Alger de distance en distance elles sont couvertes par une voûte qui, sans les rendre obscures, y entretient la fraîcheur. A l'exception des fortes masses de murailles crénelées sans art, on n'y remarque aucun édifice public; les mosquées ne méritent pas d'être mentionnées. La population montre un visage plus ouvert aux Européens; il m'a semblé qu'il y avait à Mostaganem plus de liaison, plus de confiance qu'à

partout ailleurs. Cela tient sans doute à l'état d'hostilité continuelle qui règne entre ces Maures citadins et les Arabes; la milice locale avait pris les armes pour être inspectée par le général Lamoricière; les cavaliers ressemblaient à tous les Bédouins; les fantassins, parmi lesquels beaucoup de nègres, avaient plutôt l'air de brigands; nos *landwehrs* suisses sont comparativement une troupe d'élite. — On voit circuler des femmes, mais toujours voilées; toutefois on m'a assuré que celles qui ne sont pas accompagnées du mari ou suivies de leurs domestiques, allant à la mosquée, au bain ou à leur maison de campagne, ne sont que des misérables; le précepte est toujours observé dans toute l'Algérie, même dans les petites villes, *qu'une honnête femme ne doit pas connaître la couleur extérieure de la porte de sa maison*. Aussi, aucun Européen ne peut-il se vanter d'avoir pénétré dans l'intérieur d'un ménage. Etant, le soir, sur la terrasse du café, où j'avais trouvé avec beaucoup de peine une chambre pour passer la nuit sur un matelas, étendu sur des chaises, je vis qu'en escaladant une palissade de roseaux garnie d'une treille, qui formait comme une mitoyenne, j'aurais vue sur les terrasses et dans l'intérieur des deux maisons voisines habitées par des Maures. Je franchis cet obstacle et me mis à épier ce qui se passerait. Au rez-de-chaussée était une cour couverte par une treille qui envoyait des rameaux jusque sur la terrasse; six colonnes torses, de pierre, supportaient la galerie du premier étage, par laquelle on pénétrait dans les appartements; des colonnes pareilles soutenaient la terrasse qui régnait circulairement, ayant au milieu une ouverture de même dimension que la cour, pour éclairer toute la maison, qui ne reçoit pas de jour par les façades extérieures. Dans la cour pavée il y avait un puits, des cuveaux à lessives, des jarres, un grand poulailler, des moutons, une chèvre, des poules, des canards; le tout cependant assez propre. Sur la galerie couraient des poussins; des portes grossières en ogives, entr'ouvertes, laissaient voir dans les appartements, qui n'avaient que de petites fenêtres grillées comme des prisons; je ne pus apercevoir aucun meuble, mais je vis une jeune femme d'une vingtaine d'années, blanche et assez bien de figure, ayant les cheveux noirs et les sourcils taillés en arcs, qui vint étendre par terre des nattes, puis des couvertures de laine; c'était un lit qu'elle préparait; elle reparut une seconde fois avec un enfant au sein, que j'avais entendu pleurer et qu'elle plaça dans cette espèce de lit. — Une femme d'une quarantaine d'années parut sur la galerie; elle avait de plus beaux traits et portait beaucoup de bijoux; puis une servante kabyle, ensuite une petite fille d'une dizaine d'années qui chassait les poussins et se faisait gronder; et enfin un gamin un peu plus âgé, qui

me découvrit et s'empressa de prendre un bâton et des pierres et de me menacer. Les femmes se couvrirent aussitôt de leurs voiles fermèrent leurs portes et je ne les vis plus; elles ne retinrent ni n'excitèrent le petit garçon, que je gagnai en lui jetant un sou; j'en jetai un second à la petite fille qui, plus réservée, ne fit pas semblant de le voir; mais un instant après son frère, qu'elle alla sans doute avertir, vint le prendre en riant. Je bornai là mes indiscretions. Je n'avais aperçu personne dans la maison voisine, qui était disposée de la même manière; j'avais été sans doute découvert. Les terrasses étaient couvertes de citrouilles grosses comme des baquets de courges non moins volumineuses, de figues qu'on séchait au soleil et de petites ruches pour abeilles, carrées et faites avec de roseaux.

Mazagran est à une lieue à l'ouest de Mostaganem, sur la plus haute des collines qui s'élèvent insensiblement depuis le rivage; on le voit de loin en mer. C'est un carré long, assez élevé, flanqué de murailles jaunes et délabrées qui ne résisteraient pas une heure en Europe; une compagnie des troupes qu'on nomme bataillons d'Afrique et vulgairement *zéphirs*, y a soutenu pendant plusieurs jours l'attaque de 10,000 Arabes; dès lors la bicoque de Mazagran a été immortalisée. Il faut savoir ce que c'est que les zéphirs, qu'il ne faut pas confondre avec les chasseurs d'Afrique et les spahis (cavalerie), ni avec les zouaves (infanterie), corps spéciaux de l'Algérie ainsi que les zéphirs. Les bataillons d'Afrique sont formés de tous ce qu'il y a de plus mauvais dans l'armée française, gens de sac et de corde qui ont tous mérité de passer par les armes. Audacieux téméraires, intrépides, infatigables, mais en même temps querelleurs, bretteurs, pillards, voleurs même et meurtriers; s'ils comptent leur vie pour rien, ils ne respectent pas plus celle de leurs semblables ils jouent aux dés à qui tuera le sergent qui les gêne, l'officier qu'ils détestent. Ils ont la plupart de l'éducation, tous de l'esprit et plusieurs ont porté l'épaulette; on trouve parmi eux des poètes, de musiciens, des artistes, des comédiens; on parle latin dans leur casernes comme dans un séminaire. On les laisse le moins possible dans les villes et les camps, pour éviter les scandales et les querelles souvent sanglantes. Toujours aux avant-postes et dans les blockhaus les plus avancés, ils sont la terreur des Arabes, qui ne les attaquent que rarement, car ils savent que la tribu qui a versé le sang d'un zéphir en sera punie tôt ou tard et cruellement. On raconte d'eux des traits extraordinaires de courage, d'astuce, de cruauté ou de friponnerie; du reste, quand il s'agit d'attaquer ou de poursuivre l'ennemi, aucun corps ne les égale; c'est une justice qu'

les généraux leur rendent. Tels sont les *héros de Mazagran*, qu'on n'oserait pas employer dans une guerre européenne.

Toute la contrée qui avoisine le golfe d'Arzeu est belle et susceptible des plus riches cultures; elle contraste avec l'aridité des terres du golfe d'Oran; mais la province ne pourra de longtemps être colonisée; les tribus sont barbares et ennemies du nom chrétien. Pendant trois siècles elles n'ont cessé d'être en hostilité avec les Espagnols, assez impolitiques pour y entretenir une guerre de religion; tout le fanatisme musulman y vit encore, les marabouts y prêchent journellement la guerre sainte, et Abd-el-Kader y a le siège principal de sa puissance. Il campait à cinq lieues de Mostaganem pendant que nous y étions.

Le 3 septembre nous avons quitté Mostaganem. La mer était grosse, le *Grondeur* mouillait à un quart de lieue au large, les vagues brisaient avec fureur sur la plage et ne permettaient pas aux chaloupes d'en approcher; il fallait cependant embarquer une compagnie de la ligne et deux compagnies de zéphirs; cette opération difficile dura jusqu'à midi; on avait mis de réquisition tous les bateaux et tous les bateliers de Mostaganem; dans le court instant où la vague se retirait, les soldats allaient joindre les embarcations, qui étaient à une quarantaine de pas en mer, fusil et sac sur la tête et ayant de l'eau jusque sous les bras; si le retour de la vague les surprenait, elle les rejetait avec force sur le rivage. Pendant que les tourlourous se débattaient, buvant souvent l'onde salée, les zéphirs riaient aux éclats; ils furent bientôt nus comme des poissons, en passant leurs bagages dans les bateaux, et continuèrent leur route à la nage, jouant avec les flots agités, plongeant et prenant les postures les plus folles et les plus hardies; lorsque la vague arrivait sur eux comme une montagne, ils disparaissaient dans ses flancs, puis on voyait bientôt reparaitre une tête, puis une seconde, une troisième et enfin toutes les autres. Ils nous escortèrent ainsi comme des tritons jusqu'au *Grondeur*, car nous étions justement alors en mer; si vous voulez savoir de quelle manière nous fîmes pour nous embarquer sans prendre un bain, je vais vous le dire. On nous avait envoyé les vingt meilleurs matelots du vaisseau avec la grande chaloupe; les marins indigènes se joignirent à eux; tandis que les uns formaient une haie du rivage à la chaloupe, les plus forts nous chargèrent sur leurs épaules, et passant au milieu de la haie vivante qui les soutenait, nous portèrent ainsi jusque dans l'embarcation.

Quelques heures après nous étions dans le port d'Arzeu, où nous restâmes deux heures. Je crois vous avoir déjà décrit cette ville naissante; la mer était si calme, l'eau si claire, que nous distin-

guions des milliers de poissons à une grande profondeur ; nous leur jetâmes du pain qu'ils vinrent prendre à la surface. La soirée fut magnifique ; tout-à-coup une belle voix d'homme se fit entendre, tout le monde fit silence ; elle chantait la défense de Mazagran, paroles d'un zéphir, musique d'un zéphir, et cent zéphirs répétaient en chœur le refrain ; ses vingt couplets, dans lesquels je n'ai pas remarqué un mot de déplacé, furent écoutés avec intérêt et recueillement au milieu d'une mer tranquille, naguère si agitée. Le général Lamoricière, touché lui-même, les harangua, et le capitaine leur fit ensuite distribuer du vin. Les chants guerriers recommencèrent. Comment, me disai-je, des sentiments si nobles peuvent-ils être si bien exprimés par des bouches si impures ? Du reste les zéphirs, en personnes qui connaissent leur monde, se conduisirent avec la plus grande décence pendant toute la soirée, et aucun vol, dit-on, n'a été commis.

A onze heures nous arrivâmes à Mers-el-Kébir ; le général partit aussitôt par mer pour Oran. Je couchai à bord, et le 4 octobre je retournai, dès cinq heures du matin, à Oran, à pied, en suivant la belle route de la rade et en faisant cent stations pour jouir du spectacle varié qui s'offrait à ma vue. Je retrouvai M. I. ennuyé de mon absence. Nous allâmes parcourir le ravin et les cultures ; nous remontâmes le ruisseau jusqu'à sa source, protégé dans tout son cours par de vieilles tours espagnoles, et maintenant par un seul blockhaus français. Les femmes et les enfants des tribus qui campent dans les environs remplissaient leurs outres et les chargeaient sur des ânes, sans que cette foule insouciant se soit jamais donné la peine d'enlever le cadavre en putréfaction d'un cheval, qui gisait dans le ruisseau et infectait l'air et l'eau.

Le cinq nous gravâmes à la pointe du jour le *Monte-Santo*, visitâmes en passant le fort *St-Grégoire*, situé sur un premier pic qui commande la ville, la route et la mer, et nous nous élevâmes péniblement jusqu'au fort de *Santa-Cruz*, placé à la cime la plus élevée de cette chaîne de montagnes ; la nature n'avait certes pas préparé ce site presque inaccessible pour des hommes, mais pour des aigles. Là nous eûmes devant les yeux le spectacle le plus grandiose qui se soit encore offert à nos regards : derrière nous la rade, le port et ses cent mâts ; au loin la mer qui se confondait avec l'horizon et sur laquelle quelques blanches voiles voguaient, disséminées, vers l'Europe ; à nos pieds Oran, ses maisons, ses minarets, ses forts et ses casernes ; à gauche, la montagne des Lions et les lacs desséchés d'Arzeu, brillants du sel que l'évaporation de leurs eaux a solidifié et déposé sur leurs bords ; devant nous le plateau d'argile rouge d'Oran, avec ses palmiers nains et ses tentes arabes paraissant

sant comme des points noirs, qui, se déroulant sur la droite, va se relever devant le grand lac salé de *Sebgha* qu'il cache en partie; et enfin, au-devant de cet horizon déjà si vaste, un horizon plus vaste encore, la plaine de Méléta bornée par le grand Atlas. Il me semblait que nous étions sur l'une des sommités du Jura; la plaine de Méléta me semblait être l'Alsace et les cimes arrondies de l'Atlas figuraient parfaitement les ballons des Vosges.

C'est de là que je fis mes adieux à cette partie de l'Afrique, l'ancienne Mauritanie sittifienne, que je ne reverrai probablement jamais.

J'allai prendre congé du général Lamoricière, puis je parcourus de nouveau la route de Mers-el-Kébir, et le soir nous nous embarquâmes sur le *Grondeur*. Le 6 septembre nous touchâmes encore une fois à Arzeu; le soir nous avions le cap Tenez en vue; le 7, à 8 heures du matin, nous descendîmes à Cherchel et visitâmes les antiquités romaines; le même soir, à 5 heures, nous étions rendus à Alger. Le bateau à vapeur de l'Etat ne devant partir que vers le 20 septembre pour Bône, nous dûmes chercher une occasion pour nous y rendre par un bâtiment du commerce, afin de ne pas perdre de temps. La *Maria-Gracia* était prête à mettre à la voile; mais les vents étaient contraires. C'était une bombarde espagnole à deux mâts, de 45 tonneaux, de Port-Mahon; son patron, improprement qualifié de capitaine, se nommait *Marico*; il avait sept hommes d'équipage; nous étions trois passagers, donc en tout onze personnes. Tous les soirs le patron nous annonçait que les vents changeraient pendant la nuit, et le matin il nous renvoyait au soir; enfin, dans la matinée du 12 septembre, il vint subitement nous donner la bonne nouvelle que la bombarde avait levé l'ancre et qu'elle nous attendait à la pointe du môle; à 11 heures nous étions à bord. La baie était couverte de bâtiments de toute grandeur, retenus depuis longtemps dans le port. — Tout alla bien jusque vers l'embouchure de l'Arrach et même au-delà; mais à l'approche du cap Matifou, les vents changèrent et il fut impossible de le doubler; les vaisseaux qui s'obstinèrent et qui ne rentrèrent pas à Alger furent poussés dans l'ouest jusqu'à la Pointe Pescade. Là, pour surcroît de désagrément, un calme plat vint nous surprendre; nous restâmes immobiles et exposés seulement aux balancements fatigants d'une mer clapoteuse; la soirée fut des plus ennuyeuses, quoique d'une magnificence extraordinaire; le soleil était descendu dans les flots au moment même où une lune pleine et brillante en sortait à l'horizon opposé. Au milieu de la nuit je me suis levé, et nous étions encore à la même place. Enfin, la fraîcheur du matin fit

naître une brise favorable; l'équipage couvrit le navire de huit voiles et nous gagnâmes la haute mer; pendant toute cette journée de dimanche, 13 septembre, les vents continuèrent à être bons; le soir, nous avions atteint le cap Oriental. Le lendemain les vents étaient forts, la mer devint grosse et bientôt mauvaise. La *Maria-Gracia* était tantôt au sommet d'une montagne liquide, tantôt dans une profonde vallée; à midi le roulis était si considérable que rien ne pouvait tenir sur les tables et qu'il fallut dîner par terre; M. I. et l'autre passager restèrent toute la journée au lit, où l'on est moins secoué, et ne mangèrent pas; je dinai donc seul avec le patron et le contre-maître; si je mangeai peu, je bus un coup de plus (peut-être deux) de vin des Baléares; nous étions assis sur le pont, au pied de la grande chaloupe qui nous abritait un peu du vent et du soleil. La *Maria-Gracia* était loin d'offrir les mêmes commodités de la vie que les bâtiments de l'Etat; elle aurait pu tenir tout entière sur le pont du *Grondeur* et n'avait qu'une chambre avec quatre couchettes, qui était encombrée de comestibles, de malles, d'effets, d'instruments et de cordages; elle était cependant ornée de quatre tableaux de marine, d'un portrait grossièrement enluminé de Napoléon, et d'une belle image miraculeuse *della Maria-Gracia*, patronne du navire, devant laquelle pendait une lanterne renfermant une lampe qui brûlait nuit et jour en son honneur; les dévots Espagnols y allumaient aussi leurs cigarettes. Quant à la cuisine, elle était modeste, très modeste, vraie cuisine de matelots, et les provisions dont nous nous étions pourvus en partant ne furent pas superflues.

La mer parut se calmer sur le soir; le ciel était paré de beaux nuages rouges qui, chez nous, annoncent un beau lendemain; mais l'équipage, plus expérimenté, fit tous ses préparatifs contre la tempête; le pont fut couvert de chaînes, de cordages et de câbles, prêts à être mis en usage; deux ancres furent placées à tribord et à babord, et l'ancre de miséricorde tirée de la cale; les mâts, les vergues, la chaloupe, le canot, tout fut soigneusement visité; on ne laissa que trois voiles dehors. Nous nous étions couchés; mais à dix heures un piétinement assourdissant sur nos têtes nous annonça que tout l'équipage était en mouvement; je me levai et je restai debout jusqu'au matin. La tempête commençait: les vents soufflaient avec la plus grande violence; la mer écumeuse nous jetait tantôt à droite, tantôt à gauche; une pluie froide, abondante et à grosses gouttes se précipitait sur le navire; les pauvres matelots, quoique mouillés jusqu'à la peau, n'en continuaient pas moins leurs rudes manœuvres; les trois mousses étaient perchés au haut des mâts, serrant les der-

nières voiles pour laisser le moins possible de prise aux vents; cette gymnastique terrible avait quelque chose d'effrayant; il me semblait à chaque instant voir ces petits malheureux emportés par l'orage et jetés au loin dans les flots. Vers minuit la pluie cessa, le temps s'éclaircit, la lune se montra; je n'oublierai jamais ce moment: quoique sans voile aucune, le vaisseau, poussé par les vagues et le vent, filait avec une rapidité extraordinaire; à minuit précis nous passions devant un cap et une petite île; je descendis dans la cabine, tirai la carte de ma malle, la déroulai devant la lampe de la madone, et vis que c'était la pointe Tschékédieh, avec un îlot sans nom; je remontai sur le pont et déjà l'île avait disparu, tellement nous marchions vite.

A la pointe du jour nous avions le cap Toukouch en vue; la *Maria-Gracia*, qui s'était tenue pendant la tempête à une grande distance des terres, s'en rapprocha; des nuages rouges couvraient le soleil à son lever et me firent croire à la continuation du mauvais temps; ce fut le contraire. Les mouettes et les goélands quittaient en foule les rochers du rivage et gagnaient le large; des poissons-volants sortaient de l'onde, battaient l'air de leurs vertes nageoires et après un vol court et incertain se replongeaient dans leur élément. — Une belle journée commençait; abrités par les caps Toukouch et Axin, nous ne ressentîmes plus les agitations de la mer, et nous pûmes longer tranquillement, comme dans une promenade, les montagnes de l'Edough, habitées par des Kabyles industriels et cultivateurs. Chaque petit plateau offrait des traces de culture; des massifs d'oliviers et de figuiers cachaient leurs cabanes, et il ne manquait que des clochers pour donner un aspect européen à la contrée.

Ce qui surtout nous causait une surprise agréable, c'était de voir pour la première fois dans l'Algérie de grands arbres couronner les montagnes et quelques forêts sur leurs versants. Depuis Alger jusqu'à Oran il n'en existe pas; les Arabes ont la désastreuse habitude de mettre le feu partout; le jeune bois, dès qu'il a un ou deux pouces de diamètre, est incendié; les herbes sèches brûlent avec une rapidité étonnante, et il ne reste que les troncs à demi carbonisés, qu'ils coupent plus facilement et vont vendre dans les villes ou emploient à leur usage; les herbes repoussent en abondance et les souches des lentisques, des chênes verts, etc., donnent au printemps suivant de jeunes tiges qui nourrissent leur bétail. Pendant tout l'été les montagnes et les plaines ne sont qu'un vaste incendie; on a calculé que chaque terrain est ainsi brûlé tous les cinq ou six ans; on conçoit qu'il ne peut se former que des broussailles et qu'il

n'y a pas de forêts; celles de la partie orientale de la Régence doivent leur existence aux chênes-lièges, dont l'écorce brûle difficilement. Les Arabes ne savent jouir qu'en détruisant; ils mettent le feu aux ruches des abeilles sauvages, pour avoir le miel et la cire.

Il nous tardait d'arriver au cap de Garde, ainsi nommé parce que le rocher qui le domine sert d'asile à un fort carré, d'où la vue plane au loin sur la pleine mer et sur le golfe de Bône; nous l'atteignîmes; les soldats français qui y tiennent une ennuyeuse garnison, montèrent sur la terrasse et s'avancèrent même sur les rochers à pic qui bordent la mer, pour nous voir passer à leurs pieds. Tout-à-coup la *Maria-Gracia* franchit les îlots qui prolongent la pointe du cap de Garde et entra à voiles déployées dans le golfe de Bône. Il était sept heures du matin; l'air rafraîchi par l'orage était doux comme dans une de nos matinées de mai; il serait difficile de vous exprimer les sensations que nous éprouvâmes en voyant se déployer devant nous cet immense bassin, entouré, ici, de montagnes aux croupes arrondies, dont les derniers étages supportent le *Fort Génois*, le *Fort des Caroubiers*, la *Batterie du Lion*, de nombreux blockhaus, et enfin la Kasbah, citadelle qui domine toutes les positions; là, des plaines à perte de vue, apportant le tribut de deux beaux fleuves, la Seybouse et le Mafrag, et derrière lesquelles on voit à une grande distance se dresser de nouvelles montagnes à demi voilées par les vapeurs de l'atmosphère; ailleurs, des collines qui s'élevant insensiblement terminent à l'orient cet arc de huit lieues de flèche par le cap Rosa, opposé au cap de Garde à l'occident. Au fond du golfe et dans sa partie sud-ouest est la ville de Bône, avec le fort Cigogne qui protège la rade et le port, cité presque détruite en 1832 par les soldats du Bey de Constantine, et déjà reconstruite comme par enchantement, avec des maisons à la française et des toits couverts en tuiles rouges qui la font prendre pour une ville européenne. Un peu plus au midi, sur deux collines et dans une plaine qui les entoure, on voit, au milieu de bosquets d'oliviers et de figuiers, les ruines d'Hippone, siège épiscopal illustré par St-Augustin.

Nous eûmes le temps d'examiner à notre aise tout cela avant de débarquer, car le vent était contraire pour entrer à Bône. Il fallut pendant sept heures courir des bordées, c'est-à-dire décrire des zig-zags multipliés qui nous firent passer tout le golfe en revue. Ces manœuvres fatiguent beaucoup un équipage. Pendant la journée précédente nous avions été suivis par deux voiles, avec lesquelles nous marchâmes longtemps de conserve, mais depuis la tempête nous ne les avons pas aperçues et nous n'étions pas sans inquiétude

sur leur sort; elles pénétrèrent dans le golfe une heure après nous, et courant à leur tour des bordées plus sûres, parce qu'elles n'imitaient que celles de nos manœuvres qui réussissaient, elles nous eurent bientôt atteints; l'une était un brick marchand français, trois fois grand comme la *Maria-Gracia*, l'autre une balancelle tunisienne, avec quinze Maures d'équipage. Le brick français nous devança même dans une bordée heureuse; nous croyions qu'il allait s'élancer dans le port, lorsque la brise contraire le rejeta derrière nous jusque vers l'île au Lion, que nous avions eu tant de peine à doubler; il perdit alors courage et jeta l'ancre dans la rade; la *Maria-Gracia*, qui depuis longtemps en avait envie, mais que l'amour-propre espagnol retenait, suivit alors l'exemple du navire français, à notre grande satisfaction, et nous pûmes enfin débarquer à deux heures après-midi, le 15 septembre. La balancelle tunisienne lutta encore pendant plus d'une heure et finit par entrer dans le port.

Nous n'avions encore vu aucune contrée dans l'Algérie qui put soutenir la comparaison avec celle de Bône; nous avons pu suivre de l'œil, depuis le bord de notre navire, les forêts d'oliviers qui des vallées montaient dans les ravins jusque vers les sommets des montagnes. Aussi, dès le même jour nous satisfîmes notre impatience et nous parcourûmes la plaine jusqu'à la nuit. Le lendemain, 16 septembre, j'allai faire visite au général Guingret, commandant de la province, que je trouvai malade, mais qui me reçut toujours fort bien, puis au baron Hubert, intendant civil; ils étaient l'un et l'autre prévenus de mon arrivée. Le baron Hubert est à Bône avec sa famille; sa femme, jolie Parisienne, est très aimable et ne songe point à retourner en France; elle a pris tous ses arrangements pour rester en Afrique. Ils m'exprimèrent de suite le désir qu'on avait de nous voir choisir Bône pour le centre des établissements suisses, et les espérances que notre exploration annoncée avait fait naître dans le pays. Nous serions, disaient-ils, reçus à bras ouverts et la population européenne n'épargnerait rien pour nous rendre ce séjour agréable.

Dans les différentes courses que nous avons faites, nous avons pu nous convaincre qu'on trouverait difficilement une contrée plus belle, plus riche, plus fertile. Des plaines immenses qui communiquent, par la Seybouse, avec l'intérieur de la province de Constantine, par le Mafrag, avec les environs de La Calle; ces deux rivières, de la force du Doubs, malgré que depuis six mois il n'ait pas plu, peuvent porter bateau. A trois lieues le lac Fetzara, situé dans un pays ravissant et auquel on parvient de Bône par la plaine des Karéas, vallée d'une lieue de largeur, entourée de montagnes qui n'attendent

que des bras pour se couvrir des meilleurs vignobles. Partout la vigne croît à l'état naturel. Des collines, des vallons, des ravins, des sources, des ruisseaux, tous les accidents de terrain d'un pays où les montagnes touchent aux grandes plaines, et toujours le plus grand luxe de végétation.

Il n'est pas de cultures qui ne puissent y prospérer; celles de l'Afrique et celles de l'Europe. Des vacheries suisses pourraient même être établies dans les montagnes, à une lieue de Bône; à leurs pieds, l'oranger, l'olivier, le figuier, le bananier, le jujubier, le cotonnier, toutes les plantes des climats chauds.

La province a toujours été tranquille, habituée depuis trois siècles à voir des comptoirs français établis à Bône et La Calle. Il y a encore des Maures et des Arabes qui parlent le provençal, depuis l'époque des compagnies françaises. On peut faire cinquante lieues dans l'intérieur sans autre escorte qu'un spahi. Nous allions seuls à plusieurs lieues de distance, loin des chemins, sans même songer que nous pussions être en péril; nous rencontrions des Bédouins, souvent nombreux, qui nous saluaient comme l'auraient fait des campagnards chez nous. Tous les matins et même jusqu'au soir, le marché de la porte de Constantine est approvisionné comme une foire: bétail, volaille, gibier, sel, beurre, œufs, fruits, légumes, blé, orge, bois; rien n'y manque. Les prix auront d'autant plus lieu de vous surprendre quand vous saurez que les Européens ne cultivent rien; que tout est fourni par les Arabes insoucieux, paresseux et ignorants; que depuis deux ans que dure la guerre, c'est la province de Bône qui nourrit l'Algérie, et que son port est toujours rempli de vaisseaux qui viennent y charger des troupeaux entiers de bœufs, de moutons, de chèvres, etc. J'ai vu un navire enlever seul 1800 poules.

Viande de bœuf dans les boucheries européennes, — avant la guerre: 3 sous la livre; elle est montée à 4 sous et maintenant à 5 sous à cause des approvisionnements de la campagne qui va s'ouvrir dans les provinces d'Alger et d'Oran. Une paire de bœufs de labour 150 frs., une vache 40 à 50 frs., un cheval arabe 150 à 200 frs., une belle mule même prix, un âne 15 à 40 frs., un mouton (grande race de Barbarie) 8 à 10 frs., une chèvre 5 à 10 frs., une jeune poule 20 sous, un poulet 15 sous, une perdrix, un canard sauvage ou autre gibier à plume 6 à 10 sous, un lièvre 40 sous. Nos chèvres, nos ânes, et surtout notre volaille, ne peuvent pas soutenir la comparaison avec ceux de ce pays. Les fruits, les légumes sont à vil prix; pour 1 sou on a une mesure de sel de plusieurs livres. Le pain est au même prix qu'en France. Ajoutez à cela du poisson en abondance, et jugez si l'on peut faire une excellente cuisine à peu

de frais; à plus forte raison si des Européens faisaient rendre à cette terre abandonnée, ou plutôt tourmentée par des incendies continuels, dix fois plus qu'elle ne produit maintenant. Le vin du midi se vend en détail 5 sous le litre.

Les Arabes ne récoltent ni foin ni paille; pendant les fortes chaleurs, où les graminées sont détruites, leurs nombreux troupeaux continuent à errer dans les plaines et dans les montagnes, n'ayant plus pour nourriture que les jeunes pousses des arbres qu'ils ont brûlés l'année précédente. C'est alors que des Européens les tiendraient à couvert et les nourriraient de foin. Dès qu'on ôte le veau à leurs vaches, elles refusent de donner du lait, de manière que le nourrisson consommant presque tout, il reste fort peu pour le propriétaire; six de ces vaches donnent à peine autant de lait qu'une des nôtres. En tenant les génisses jeunes à l'écurie, elles se conduiraient comme chez nous; il faudrait d'ailleurs les croiser avec des taureaux suisses. En revanche, les chèvres donnent beaucoup d'excellent lait.

Les céréales, le bétail (à l'exception des chevaux de luxe qui pourraient s'exporter), les fruits, le vin, les légumes, la volaille, ne devraient être produits que pour la consommation de la colonie elle-même, qui pourrait vivre comme en pays de cocagne; les prix seraient toujours trop bas pour enrichir le colon; il en retirerait, avec peu de travail, de quoi fournir à son entretien, à ses frais et à ses menues dépenses. Les objets de grande culture et d'exportation lucrative devraient être principalement les huiles d'olive, la soie et le coton, avec quelques autres moins importants. Partout où le feu n'a pas passé, il y a des oliviers, la plupart sauvages et non greffés; les ruines de moulins à huile qu'on rencontre à chaque pas, dans les plaines et dans les montagnes, témoignent de l'extension considérable que les Romains avaient donnée à cette exploitation. Le mûrier réussit comme feraient chez nous les arbres les plus communs; la pépinière du gouvernement en a déjà répandu par centaines de milliers; on croit même qu'on pourrait faire deux éducations de vers par an. — Les essais qu'on a faits sur le coton n'ont pas donné des résultats moins satisfaisants. Les Arabes cultivent (et comment cultivent les Arabes!) des tabacs de première qualité. La vigne, le figuier, le grenadier croissent partout d'eux-mêmes. Les jujubiers, qui donnent un excellent fruit (vous connaissez les pâtes de jujubes), envahissent les campagnes comme nos sauvageons d'Europe, et il faut mettre des obstacles à leur propagation. Je ne tarirais pas si je voulais énumérer tout ce que ce pays produit et peut produire. Les orangers, les citronniers, les bananiers demandent des soins comme chez nous

les arbres fruitiers. Il en est de même des palmiers-dattiers ; on en voit autour des maisons et dans les jardins de superbes, qui élèvent, haut comme des sapins, leur tronc nu si pittoresquement terminé par les cent panaches de leurs longues feuilles découpées. Je ne sais pas ce que la nature pourrait refuser à ces belles contrées. Les capitaux manquent autant que les colons. On a construit de belles maisons à arcades, qui renferment des magasins, des boutiques, des cafés, des restaurants, comme dans les grandes villes de France. Ceux qui ont avancé les fonds retirent 50-80-100 et même 120 pour cent d'intérêt ; prêter sur hypothèque à 20 pour cent est un acte de désintéressement. On cite des spéculateurs venus avec 10,000 frs. et qui se sont fait annuellement de 40 à 60,000 frs. de rente ; d'autres, sans une obole, qui ont commencé par travailler de leurs bras, et qui maintenant gagnent 10,000 frs. par an ; nous en avons vu un de cette catégorie qui est des environs de La Chapelle, et qui est venu, à notre grande surprise, nous parler patois ; un autre de *Danjoutin*, qui a des propriétés à Bône et plusieurs moulins à Constantine.

Le gibier abonde ; je m'oubliais des heures entières le long de la Seybouse, de la Boudjimah et des canaux qui y aboutissent, à faire partir des volées de canards, de sarcelles, de bécassines et d'oiseaux à moi inconnus, palmipèdes et échassiers. Les Bônois se livrent avec passion à la chasse ; on les entend tirailler continuellement ; chacun chasse avec deux chiens d'arrêt. Rien de plus commun que le lièvre, la perdrix rouge, la caille, le sanglier. Le cerf et la gazelle s'éloignent un peu. Le lion, la panthère, le lynx ne sont pas rares ; leurs peaux sont étalées dans tous les appartements en guise de tapis de pied ; ce sont les Arabes qui les tuent au moyen de fosses dans lesquelles ils les attirent ; les chasseurs européens n'étant pas en mesure de se livrer à cette chasse sans danger, ne s'en occupent pas ; lorsqu'ils rencontrent par hasard ces animaux sans être en force, ils passent leur chemin ; le lion et la panthère en font autant. La hyène est lâche comme nos loups ; le chacal tient le milieu entre le loup et le renard. On voit beaucoup de singes, de porcs-épics, de tortues, de civettes, etc. Il n'y a pas plus de serpents venimeux qu'en France.

Les Romains avaient couvert les plaines de canaux, de digues et d'aqueducs ; quoique ces ouvrages aient été détruits ou au moins mis hors de service sous la domination musulmane, cependant Bône était renommée pour sa salubrité ; mais, pendant la première année de l'occupation française, le génie militaire a fait couper tous les oliviers, figuiers et jujubiers qui couvraient les terres basses autour de Bône,

des forts et des blockhaus; alors les marais ont été mis à découvert et les fièvres ont décimé les soldats et la population. Les Arabes avaient comblé les canaux, ouvert les chaussées et laissé même la Boudjimah et plusieurs ruisseaux sans issue vers la mer, de manière que leurs eaux formaient de grandes mares dans la plaine. Les Français se sont repentis d'avoir coupé les arbres protecteurs, et ils se sont hâtés de rétablir les travaux des Romains, qui avaient jeté la Boudjimah et ses affluents qui traversent Hyponne, dans la Seybouse; celle-ci les versait dans la mer. En toutes choses il n'y a qu'à suivre l'exemple des Romains; c'est en Afrique qu'on peut se faire une idée de la grandeur de ce peuple. Le génie français travaille avec activité à assainir la plaine; elle est couverte d'ouvriers maures, kabyles et maltais, ainsi que de disciplinaires; outre qu'on doit détourner le cours de la Boudjimah, on a tracé une route vers Constantine par la vallée des Kharézas et le lac Fetzara; une autre dans la plaine de Dréhan; une troisième vers La Calle; des fonds sont votés pour deux ponts en fil de fer sur la Seybouse et le Mafrag, qui en outre doivent être réunis par un canal de jonction. Un vaste hôpital est presque achevé. La ville manquait d'eau courante; des puits et une fontaine située à un quart de lieue, l'alimentaient seuls; un aqueduc avec des corps en fonte, ouvrage digne des Romains, va chercher maintenant un ruisseau dans la montagne, à plus d'une lieue de distance; les travaux ont déjà atteint les murs de Bône, et avant la fin de l'année, une dizaine de fontaines distribueront partout une eau salubre. Sous les Turcs, les immondices s'en allaient lentement par un canal découvert; on a construit un aqueduc; cette amélioration en demande encore d'autres, car la propreté est une des conditions de salubrité, et si les Français sont très propres en comparaison des Africains, je les ai encore trouvés passablement sales.

Les fièvres ont considérablement diminué depuis que ces travaux sont en voie d'exécution; déjà aujourd'hui il y a moins de malades à Bône qu'en aucune autre partie de l'Algérie. Quand tous ces projets seront achevés, quand la propreté sera de rigueur dans les rues de Bône et dans les environs, *quand les habitants ne se livreront plus à une foule d'excès*, alors la santé ne courra plus de danger. Pendant les excessives chaleurs qui viennent de régner, j'ai vu dans toutes les villes les Européens prendre trois ou quatre fois de l'absinthe par jour, et l'on sait que les liqueurs spiritueuses sont fatales dans les pays chauds. Personne ne songe à adopter un régime et à préparer des boissons rafraîchissantes, qui fortifieraient au lieu d'énerver le corps. Nous avons presque constamment voyagé depuis deux mois, pendant la saison la plus dangereuse; nous n'étions

accoutumés ni au climat ni à la nourriture, et cependant nous n'avons pas été malades.

La population civile de Bône est, d'après le recensement officiel du 31 août 1840, de 1116 Français, 1345 Maltais, 94 Espagnols, 553 Italiens, 51 Allemands, 20 Suisses, 13 Belges, 5 Grecs, total 3197 Européens. Indigènes: 2300 (musulmans et juifs). Total général 5497 habitants; non compris les troupes et tout ce qui tient à l'armée. Les Maltais sont principalement portefaix au port, bateliers, pêcheurs et jardiniers. Du reste, à part le jardinage et la récolte des foins, qu'il suffit d'aller faucher dans la plaine, personne ne se livre à la culture des terres. Tout le monde s'occupe de commerce.

La population de Bône était plus considérable; mais depuis la fondation de Philippeville elle a diminué. Philippeville, dont la première pierre a été posée il y a deux ans, et qui compte déjà plus de 3000 habitants, tend à absorber Bône, qui se défend de toutes ses forces; la cité nouvelle est l'enfant gâté du gouverneur général. Aussi, chose étonnante pour l'Afrique, j'ai trouvé à Bône un esprit de localité bien prononcé; il n'y a certes pas encore un seul Algérois, Oranois, Philippevillois; mais il y a des Bônois, de véritables Bônois, songeant à l'agrandissement et à la prospérité de leur ville et de la province; sans doute que dans leurs idées mercantiles cet intérêt pour leur cité se lie à leurs intérêts particuliers de propriétaires, de négociants, de spéculateurs; mais c'est toujours un progrès qui est de bon augure pour l'avenir.

Le jeudi 17, je dînai chez le baron Hubert, avec les principales autorités civiles; je n'avais pas fait mystère de notre prédilection pour La Calle. On arrangea au dessert une partie pour le lendemain; on voulait me prouver que les environs de Bône valaient mieux que ceux de La Calle. Le lendemain donc, à 11 heures, nous partîmes. J'étais en cabriolet avec M. Hubert; M^{me} Hubert, en amazone, était à cheval; une trentaine des principaux citoyens, le maire, l'adjoint, l'ingénieur en chef, le directeur des domaines, des notaires, avocats, médecins, négociants, propriétaires; un riche Maure dont la fille, restée musulmane, a épousé régulièrement un Français, nous accompagnaient également à cheval, et M. I. avec eux sur un petit cheval bien docile. Le cadi maure, qui s'était trouvé la veille avec moi chez l'intendant, nous envoya trois gendarmes maures dans leur riche costume; le commandant de la gendarmerie française (un M. Ritter d'Huningue), voulut aussi nous escorter avec un brigadier et deux de ses gendarmes. Ce cortège étrange sortit en caracolant par la porte des Chasseurs, traversa la plaine, passa la Boudjimah sur le pont romain (à onze arches) qui conduit à Hyppone, et lais-

sant ces ruines à droite, se rendit à la maison de campagne de M. de St-Léon, ancien commissaire des guerres en Afrique, aujourd'hui retraité, et qui est venu fixer son domicile sur cette terre à laquelle il s'est attaché. M. de St-Léon monta aussitôt à cheval et se joignit à nous. Après avoir suivi quelque temps la rive gauche de la Seybouse, nous pénétrâmes dans la plaine de Dréan jusqu'au pont de Constantine (romain), et de là nous dirigeant sur la droite, nous tournâmes le mont Hamra et gagnâmes la vallée de Kharésas, qu'on nomme en Afrique une petite plaine, et que M. Ritter, l'Alsacien et moi, nous trouvâmes semblable à la plaine de Cerney. Dans les montagnes vosgiennes qui la bordent des deux côtés, nous retrouvions les vallées de Massevaux, de Guebwiller, de St-Amarin, de Ribeauvillé et même les coteaux de Katzenthal et de Rickwyler. Nous allâmes jusqu'aux tentes de la tribu des Kharésas, qui nous offrirent des pastèques (melons d'eau) et, dans des écuelles de bois, du lait un peu sale qui avait le goût de notre petit-lait. Nous nous rafraîchîmes un peu mieux à une guinguette française, placée à près de deux lieues de Bône, isolée à l'origine de la vallée des Kharésas et habitée par deux personnes seules, un Provençal et sa femme, sans qu'ils aient jamais éprouvé le moindre désagrément de la part des Arabes. Nous traversâmes la Boudjimah à un gué, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre, afin de pouvoir longer l'autre versant du mont Hamra, par une vallée des plus belles et où l'on ne pourrait placer plus avantageusement un village; puis nous passâmes entre les deux collines d'Hyppone, sur l'emplacement même où devaient être les principaux quartiers, entourés de ruines et foulant des ruines romaines.

Nous rentrâmes à Bône par la route qui côtoie la mer, et par la porte de Constantine, en suivant les rues de Constantine et Napoléon, et traversant la place d'armes, ce qui mit toute la population en émoi. Il était cinq heures du soir.

Je fus obligé de convenir que rien, dans l'Algérie, n'égalait ce que nous avions vu; mais j'avais une idée fixe sur La Calle, et j'espérais y trouver quelque chose de mieux encore.

Des officiers de chasseurs d'Afrique vinrent, le soir, me témoigner combien eux aussi portaient d'intérêt à mon entreprise, qui pouvait faire le salut de la province, et me dire que s'ils avaient su que je voulais faire une course dans le pays, ils se seraient fait un plaisir de m'accompagner en grand nombre.

M. Laborie, ingénieur civil de Bône, La Calle, Philippeville et Stora, m'amena le lendemain M. Bonfils, lieutenant de vaisseau et commandant des stations navales de Bône et de La Calle. Depuis

longtemps ces deux officiers de mérite s'étaient occupés de plans de constructions, de colonisation et d'agrandissement dans ces contrées; mais perdant l'espérance de les voir réalisés jamais, ils avaient demandé leur changement, ne pouvant vivre dans l'inaction dans un pays où tout pourrait être tenté avec tant de succès. Frappés de la ressemblance de mes idées avec les leurs, ils vinrent me féliciter, m'engageant à persévérer, et me déclarant que dans ce cas ils resteraient dans la province pour me seconder. Ils m'invitèrent à dîner avec les officiers du génie militaire, qui désiraient faire ma connaissance. Le soir ils me conduisirent dans leur cercle, où n'est admise qu'une aristocratie de science, le génie, la marine, l'état-major et l'artillerie. On y fit la partie de boston, et le punch fut versé jusqu'à minuit, qui devait être l'heure de mon embarquement pour La Calle; mais un orage épouvantable remit le départ au lendemain. C'est une société choisie, composée presque entièrement d'anciens élèves de l'école polytechnique.

Malgré ces fêtes, je m'étais occupé obstinément du voyage de La Calle. Le bateau à vapeur d'Alger devait arriver le 23 ou le 24 août et repartir trente-six heures après; il était essentiel que je fusse de retour pour profiter de cette occasion, si je ne voulais pas perdre quinze jours. Une balancelle maltaise devait partir le 22 pour La Calle; c'était trop tard; le capitaine de santé du port s'interposa et obtint du patron, *Piedro*, moyennant 80 frs. d'indemnité, qu'il laisserait la partie de son chargement qui n'était pas prête, et mettrait à la voile le 19 à minuit, s'engageant à nous ramener à Bône jusqu'au 24 au plus tard; les officiers de la douane ne se montrèrent pas moins complaisants et expédièrent ses papiers après la fermeture des bureaux. Si des ordres précis n'avaient retenu M. Bonfils à Bône avec son bâtiment, il m'aurait lui-même conduit; à défaut il me donna une lettre pour l'officier qui commande le bâtiment de l'Etat à La Calle, afin qu'il me ramenât contre vents et marée, dans le cas où le patron *Piedro* ne pourrait ou n'oserait le faire. Je m'étais aussi adressé au général Guingret, qui m'aurait fait conduire par terre avec une escorte; mais je ne voulais me servir de cette voie qu'à la dernière extrémité, car elle est extrêmement fatigante; deux jours de marche pour aller, autant pour revenir, et deux nuits passées sous la tente des Arabes. Cependant je m'y serais résigné plutôt que de rester quinze jours de plus inutilement en Afrique.

La balancelle maltaise n'était qu'un très petit navire, montée par cinq hommes, y compris le patron et son fils, mousse de douze ans; mais elle s'appelait la *Rosine*! Il me semblait que le hasard seul ne l'avait pas amenée à 500 lieues de Porrentruy, et qu'avec

ce nom elle était là pour me conduire heureusement ! Je ne me trompais pas ; un peu de poésie ne nuit jamais, même à quarante-deux ans. — A minuit la pluie avait cessé de tomber, mais la nuit était sombre, pas une étoile au ciel et des vents encore violents. Le capitaine Bonfils me dit que la mer était trop grosse pour le moment, mais que le vent était favorable, et que si la *Rosine* savait en profiter à la pointe du jour, nous serions promptement à La Calle. Je me rendis à tâtons au port, éveillai un batelier, qui me conduisit à bord de la *Rosine*, où tout le monde dormait profondément, malgré le plus fort roulis. Je déclarai au signor Pietro que si à huit heures au plus tard l'ancre n'était pas levée, notre marché serait nul. A sept heures nous étions déjà hors du port, et à quatre heures nous arrivions à La Calle après la plus heureuse traversée. — C'était un dimanche, le 20 septembre. — Depuis le cap *Rosa* la côte est composée de dunes tristes et presque stériles ; près du cap *Gros*, où l'on entre dans la baie de La Calle, le pays a un aspect plus agréable ; quelques belles montagnes viennent se mouiller dans la mer ; nous les partageons déjà en campagnes et en jardins anglais, et nous tracions un chemin et des allées d'arbres par où les futurs habitants de La Calle devaient un jour diriger leurs promenades. Le port est petit et inabordable en hiver, à cause des vagues qui se brisent avec fureur à son entrée ; le génie a présenté des plans pour son amélioration ; il était rempli de bateaux maltais, napolitains, sardes et corses, qui s'adonnent à la pêche si pénible du corail ; il n'y en avait pas moins de cinquante, montés chacun de dix hommes au moins ; la *Rosine* était précédemment un corailleur. Ce port en miniature est situé entre le continent, où un fortin le protège, et une langue de terre ou plutôt de rochers, dont la base, exposée à l'action incessante des flots presque toujours agités, est taillée en grottes profondes, en arceaux capricieux et en quelques endroits percée même à jour. Sur cette langue de terre est placée la ville, composée d'une seule rue, brûlée en 1827 par le Bey de Constantine ; on en a relevé quelques maisons pour une caserne et pour les inévitables cafés et restaurants ; celle du commandant est grande et bien bâtie ; c'était autrefois la résidence des directeurs de la Compagnie française. La population civile est de 62 âmes, Français et Maltais, avec quelques Maures et Juifs ; la garnison est formée d'une compagnie d'infanterie française, d'un certain nombre de Turcs, anciens soldats du Bey, qui dans toute la province de Constantine sont passés au service de la France, et d'un demi escadron de spahis, la plupart enfants des meilleures familles des tribus environnantes, et qui en assurent la fidélité. Il n'y a pas d'autorité civile ; le cercle est admi-

nistré par le commandant militaire, M. de Mirebec, Lorrain, lieutenant-colonel de spahis, qui vit là moitié en Européen, moitié en Africain, avec une famille très aimable et bien isolée (une dame, deux demoiselles et un fils officier). M. de Mirebec est lui-même un homme instruit, parlant bien l'arabe, s'occupant beaucoup des indigènes et des moyens de les civiliser, allant manger et coucher sous leurs tentes et recevant les chefs à sa table, mais ne rêvant pas avec moins d'ardeur culture et colonisation européenne; il a fait venir des charrues et des instruments aratoires; mais, hélas! il n'y a personne pour s'en servir; du reste, j'ai puisé dans sa conversation de précieux renseignements.

Prévenu de mon voyage par le général Guingret, il m'attendait avec impatience. J'allai lui faire visite le même soir; il était couché, un peu malade. Après deux heures de causerie, il se releva pour m'étaler des plans et me lire des projets. Je fus fort étonné d'apprendre de sa bouche que tout l'espace renfermé entre les lacs n'était pas susceptible de culture. Adieu notre Eldorado! Je ne pouvais y croire.

L'indisposition de M. de Mirebec ne lui permettant pas de venir avec nous, nous convinmes que le lendemain nous nous mettrions en route, à pied et en chassant, avec son fils, un officier et cinq spahis arabes à cheval. M. de Mirebec me donna son fusil et tout son attirail de chasse. Nous partîmes de bonne heure. Bientôt nous fûmes convaincus de la vérité de tout ce qu'il m'avait dit. Ces collines, dont nous avions une si haute idée, sont formées de terres sablonneuses et ferrugineuses, mêlées de cailloux, et souvent la roche est à découvert. La végétation forestière s'y conserve vigoureusement, malgré les dégâts et les incendies des indigènes; tout y est peuplé de broussailles épaisses, de taillis touffus ou de forêts de chênes-lièges, dont l'écorce inférieure est noircie par le feu. Avec un peu de soin, on aurait bientôt les plus belles forêts. Quoique le gibier de toute sorte fût extrêmement abondant, nous chassâmes peu, l'officier de spahis et moi, étant plus occupés à courir par monts et par vaux pour examiner le pays; quant au jeune de Mirebec, il ne cessa de tirailler, souvent en vain, et il remplit cependant sa gibecière de perdrix rouges, de cailles, de canards, de sarcelles, de bécassines, etc. Nous montâmes sur les collines, d'où l'on découvre la contrée et les trois lacs, coup-d'œil vraiment attrayant; nous descendîmes dans les vallons, qui recèlent quelques clairières fertiles; nous suivîmes les ruisseaux dont l'eau est excellente, vrai bienfait sous ce climat. Au haut de l'une de ces collines, nous heurtâmes des ruines romaines, cachées par des broussailles. Autour des lacs, de

celui du milieu surtout, le terrain s'améliore, mais il n'est pas assez étendu pour l'établissement d'une colonie; au-delà de ces lacs, sur lesquels nous avons fondé tant d'espérances, commencent les bonnes terres, les riches vallées, les grandes plaines. L'Oued-el-Kébir (la grande rivière) commence son cours près du lac du milieu, et après avoir serpenté dans une des plus belles vallées de l'Algérie, va arroser la plaine de la Seybouse et se jeter, sous le nom de Mafrag, dans le golfe de Bône. Il est évident que La Calle ne peut être le centre d'une colonie qu'on y fonderait; La Calle serait éloignée de plus de deux lieues des premières exploitations. On peut établir un village, qui s'appuierait au lac du milieu; derrière lui serait l'espace compris entre les lacs, dont on utiliserait les forêts; les bois rapprochés de La Calle s'exporteraient par le port et par la mer; ceux qui sont à portée de l'Oued-el-Kébir seraient transportés par ce fleuve dans le golfe de Bône. La colonie s'étendrait du village dans la vallée de l'Oued-el-Kébir, et irait joindre celle qui de Bône aurait été poussée à sa rencontre par la plaine de la Seybouse. L'examen attentif des lieux nous a bientôt eu convaincu, d'un commun accord, qu'il fallait renoncer à La Calle comme centre; que cette petite ville ne pouvait être qu'une pécherie de corail et un comptoir de commerce, dépendant de Bône; et que le centre naturel devait être Bône, qui réunit tous les avantages territoriaux, maritimes et commerciaux. Les Romains, nos grands maîtres en cette matière, ne s'y étaient pas trompés; La Calle n'était qu'une colonie, tandis qu'Hypone était une cité de premier ordre, au milieu de la contrée la plus riche et la mieux cultivée.

Si l'existence de la ville actuelle de Bône présente des inconvénients, elle offre aussi des avantages inappréciables et que jamais les ressources dont nous pourrions disposer ne nous procureraient. Tout dépend de la nature des arrangements qui seront pris avec le gouvernement français.

Notre exploration, que nous tenions à faire consciencieusement, ne fut pas sans fatigues. Depuis quelque temps les fortes chaleurs étaient tombées; elles reprirent ce jour-là, 21 septembre, avec intensité, et le sirocco régna. Après nos premiers coups de fusils tirés, nous vîmes accourir de toutes parts des groupes de Bédouins armés jusqu'aux dents, les uns à cheval, les autres à pied, avec leurs longues canardières, et quelques-uns avec leurs femmes en arrière-garde, et des gamins armés de grands pistolets. Nos spahis galopèrent à leur rencontre, et dès que nous étions reconnus, ils venaient échanger des poignées de main et s'expliquer. Voici la cause de ce mouvement: L'Aga tunisien de la frontière a perçu l'impôt d'une

tribu du territoire français; le commandant de La Calle lui a demandé des explications; il a répondu cavalièrement et M. de Mirebec venait de lui envoyer un spahi avec une lettre un peu menaçante. Comme on exagère toujours chez les Arabes, et que les nouvelles se propagent parmi eux avec rapidité, on disait déjà que la guerre était déclarée entre Tunis et la France, et ils prenaient nos coups de fusil pour un commencement d'hostilités; ils accouraient donc pour donner un gage de leur fidélité. Il fallait s'asseoir avec chaque détachement au bord d'un ruisseau, dont on buvait force rasades; heureusement que nous pouvions, profanes chrétiens, y ajouter du bon vin dont nous étions pourvus; les vieux musulmans n'en voulaient pas; quelques jeunes esprits-forts en avalaient à la dérobée. Ils nous regardaient avec curiosité, nous les examinions de même. Nos gobelets en cuir étaient souvent l'objet de leurs discours.

M. de Mirebec avait envoyé, dès le matin, un spahi au Cheik de la tribu qui campe près du lac du milieu, pour le prévenir que nous irions dîner avec lui, et qu'il devait faire préparer le cousse-coussou à la volaille, mets réputé excellent. Nous approchions des tentes, et il nous semblait déjà sentir la bonne odeur du cousse-coussou, lorsque nous rencontrâmes notre spahi qui nous annonça que le Cheik était absent depuis la veille, avec sa famille, pour un pèlerinage. Un vieux Bédouin nous pressa aussitôt d'accepter l'hospitalité chez lui, à un quart de lieu plus loin; nos jambes fatiguées criaient non, mais nos estomacs affamés l'emportèrent et nous partîmes escortés de toute la bande. A notre approche les chiens de la tribu tombèrent déloyalement sur les nôtres, dix contre un, et un peu plus tard, ayant voulu aller, sans armes, examiner à quelque distance le travail d'un garçon qui tissait une pièce d'étoffe de poil de chameau, sur un métier formé de quelques piquets fichés en terre, cette race maudite m'assaillit avec fureur, et je n'échappai à ses poursuites que grâce au dévouement d'une Bédouine, qui se jeta devant moi et me couvrit de son corps.

A notre arrivée dans la tente, on répandit des roseaux par terre, on les couvrit de nattes et de tapis grossiers, et on nous invita à nous asseoir. La préparation du cousse-coussou à la volaille ou au mouton exigeant beaucoup de temps, il fallut y renoncer. La tente était meublée comme celles des environs d'Oran, dont je vous ai donné la description. Après une heure d'attente, on nous apporta la fameuse collation: 1^o deux écuelles de bois remplies d'œufs très cuits et agglomérés en une masse qui nageait dans du beurre rance d'une odeur très prononcée; après bien des efforts nous parvinmes à en avaler chacun deux ou trois bouchées avec de sales cuillers de

bois; seul j'en avais une d'argent que M. de Mirebec avait eu l'attention de m'envoyer; 2° des gâteaux blancs, de farine, sortant du four et brûlants; passables pour des gens qui ont faim; 3° des dattes du Bilédulgérîd, excellentes. Les œufs puants firent les délices des spahis, des femmes et des enfants.

Après nous être bien reposés et moi satisfait d'avoir vu de près ces existences nomades, j'allai encore sur une colline pour voir le lac salé, et nous reprîmes la route de La Calle. Des troupes de petits hérons, d'une blancheur éblouissante, jouaient familièrement au milieu des troupeaux; M. de Mirebec en tua trois d'un coup de fusil; d'autres oiseaux rares, et d'une grande beauté, volaient avec eux; mais je ne pus jamais les approcher assez. Nos chiens d'arrêt levèrent dans les bruyères trois sangliers, que nous ne pûmes non plus tirer; des lièvres partaient à chaque instant, les chiens aboyaient, mais nous les apercevions à peine dans le fourré. Un Arabe, après nous avoir longtemps appelé, finit par nous joindre et nous invita à passer la nuit dans sa tente, prétendant qu'il avait quelque chose d'important à nous confier; il nous dit que le bruit courait dans les tribus que le spahi envoyé par le commandant de La Calle à l'Aga tunisien avait été arrêté, chargé de fers et conduit à Tunis. — Nous fîmes une lieue dans des sables mouvants, jusqu'à mi-jambe; fatigués, nous nous assîmes près d'une source, dont l'eau est minérale ferrugineuse. — Il était nuit close quand nous fûmes de retour à La Calle.

Notre patron Piedro nous attendait avec inquiétude; il nous annonça que le vent et la mer étaient encore favorables, mais qu'ils allaient changer, et que si nous ne partions pas pendant la nuit, il ne répondait plus de nous ramener à Bône pour le temps fixé. Je fus bientôt d'accord.

Je soupai chez M. de Mirebec, qui avait invité Mahmoud-bel-Hassen, caïd du cercle de La Calle, qui parle un peu français et sable très bien le Bordeaux et le Champagne.

Il m'a remis une lettre et une peau de lion pour le général Trézel, qui a commandé dans la province et qui est maintenant chef du personnel au ministère de la guerre.

Le spahi envoyé à l'Aga tunisien n'était pas revenu; enfin il arriva vers neuf heures du soir, porteur d'une lettre de soumission. M. de Mirebec a fait traduire et copier pour moi toute cette correspondance orientale, qui est extrêmement curieuse.

Je quittai M. de Mirebec à minuit; à une heure du matin, le 22 septembre, il m'envoya ses dépêches pour Bône; à deux heures nous étions à bord de la *Rosine*, par une nuit très obscure; à trois

heures nous franchissions la passe dangereuse, remorqués par les embarcations de la *Tafna*, bâtiment stationnaire de l'Etat; l'officier qui le commande, celui pour lequel M. Bonfils m'avait remis une lettre, avait eu l'obligeance de se mettre lui-même à la tête de ses matelots pour nous rendre ce service et diriger le mouvement. A sept heures du soir nous arrivions à Bône, sans autre incident que quelques heures de calme vers le milieu de la journée.

Notre détermination prise à l'égard de La Calle fut bientôt répandue dans toute la ville, qu'elle remplit de joie; j'étais connu de tout le monde et partout bien accueilli; il semblait que déjà j'étais citoyen de Bône. Cependant, d'ici à l'exécution de ce projet, combien de difficultés à vaincre, combien de travaux à exécuter! Il y a de quoi faire chanceler la plus profonde conviction et reculer l'homme le plus courageux.

Nous fîmes encore quelques courses dans les environs, qui nous fortifièrent dans l'opinion que nous avions adoptée. Le 24, entr'autres, nous parcourûmes les vallons et les coteaux de la rive occidentale du golfe, jusqu'au delà du port génois, vers le cap de Garde; cette partie encore offre de grandes ressources. Cependant le vapeur le *Crocodile*, commandé par M. Simon, lieutenant de vaisseau, était arrivé et devait partir dans la nuit du vendredi, 25 septembre. Je fis mes adieux à mes connaissances, déjà nombreuses, et aux autorités; la veille, M. de St-Léon était venu me prendre pour me conduire à la Société coloniale, dont il est le président; j'y fus reçu membre correspondant. Je passais mes soirées au cercle des officiers du génie. Le 25 il fallut encore accepter un déjeuner offert par les Suisses établis à Bône; ils nous comblèrent de vœux et d'amitiés. A sept heures du soir, le secrétaire de l'intendant civil nous conduisit à bord du *Crocodile*, mouillé en rade, pour nous recommander particulièrement au commandant, qui nous dit que M. Bonfils avait déjà rempli ce soin. — Une heure après l'ancre était levée et le lendemain, 26, à neuf heures du matin, nous étions devant Philippeville.

Stora, qui est le port de Philippeville, en est éloigné de plus d'une lieue. Les rochers à pic qui entourent Stora empêchent d'y construire des maisons, et la nature a refusé un port à Philippeville; on doit les joindre par terre au moyen d'un chemin de fer; par une mer tranquille on peut mouiller devant Philippeville, mais les navires y passent rarement la nuit. — Sous les Romains, il en était déjà de même; Russicada était la cité, Stora le port; tout est jonché de ruines romaines, et les principaux bâtiments que l'Etat fait élever sont construits avec des pierres de taille extraites des ruines; il suffit de creuser la terre pour en découvrir.

Philippeville est située entre deux fortes collines, ou montagnes de troisième ordre, aboutissant par la route de Constantine à la vallée de la Safsaf, plaine de la plus grande richesse et qui peut rivaliser avec celle de Bône; la rivière de Safsaf, qui a son embouchure dans le golfe de Stora, à l'est de Philippeville, l'arrose à l'ombre de grands arbres et lui donne son nom. Vue de la mer, Philippeville avec ses maisons européennes et le vaste édifice en construction qui couronne le plateau oriental, et qui sert déjà d'hôpital militaire, réjouit le voyageur qui cherche avec plaisir tout ce qui rappelle nos arts et notre civilisation; mais dès qu'on a mis le pied dans cette ville de 3000 âmes improvisée en deux ans, avec 2000 hommes de garnison, les illusions disparaissent. Les maisons sont en bois peint ou en briques; quelques bons coups de pied enfonceraient les plus solides murailles; on a été si avare de terrain, qu'aucune de ces habitations légères n'a ni étendue suffisante, ni cour, ni fosses d'aisance; les immondices, les excréments sont jetés par les fenêtres dans les rues non encore nivelées; une odeur fétide vous accompagne partout, des nuées de mouches et d'insectes vous assiègent; il ne faut pas être surpris si les maladies y sont plus répandues et plus dangereuses qu'ailleurs.

L'administration vient de fixer son attention sur ces désordres et cherche à y remédier; des rues plus larges, des places, des édifices sont tracés, des égouts doivent être construits; mais il faudra du temps pour détruire le mal existant. — L'évêque d'Alger a placé la première pierre d'une église, le jour de notre passage; la messe se dit dans un espace étroit qui était une boutique, et pour lequel on paie 2000 frs. de bail; dans la pièce attenante est une guinguette bruyante; au-dessus un temple de Vénus, desservi par des Espagnoles; des planches à claire voie séparent ces appartements.

Nous nous sommes hâtés de sortir de ce cloaque, décoré d'un nom pompeux, après y avoir pris avec dégoût un déjeuner, auquel nous étions invités par un colon de Constantine, dans un restaurant sale comme tout le reste. — Nous avons promené notre vue sur la belle vallée de la Safsaf; nous nous sommes élevés sur les collines, et nous avons visité le cirque romain et les grandes citernes en briques qui, après plus de mille ans d'abandon, renferment encore de l'eau; nous nous sommes rendus enfin à Stora, par la route nouvelle qui serpente entre des montagnes, tantôt au-dessus de la mer, tantôt au milieu de sites alpestres, traversant les ravins sur des ponts neufs qui s'appuient sur des culées antiques, et dominée partout par des ruines romaines ou par des blockhaus français.

Je vous ai tant de fois parlé de *blockhaus* qu'il faut vous en esquisser la description. Il y en a qui sont construits en pierres ou installés dans des marabouts et des fortins maures, espagnols ou génois. Mais le vrai blockhaus, le blockhaus classique des avant-postes, perché sur un point culminant, sur un rocher, sur un pic, est en madriers et ressemble à un chalet suisse. Le rez-de-chaussée n'a ni portes ni fenêtres; il est percé de meurtrières, ainsi que les autres parties du bâtiment; l'étage fait saillie sur le rez-de-chaussée, pour en rendre l'approche encore plus difficile; il a pour toute ouverture une porte qui peut se fermer solidement et à laquelle aboutit une échelle, qu'on retire la nuit et dans les moments de danger; au-dessus est un toit de planches; un fossé avec parapet entoure le tout. Voilà où six à vingt hommes sont condamnés à vivre des semaines, des mois dans l'isolement, toujours exposés aux attaques.

Jamais cependant les Arabes n'ont pu forcer un seul blockhaus.

L'habitant des blockhaus n'est plus le soldat français, esclave de la discipline et de l'uniforme; c'est un demi Bédouin. Les uns sont en veste, en manches, en blouse, en bournous; d'autres en pantouffles, en chapeaux de paille ou de feutre blanc, à larges bords. — Ici on dresse un chien barbet, on apprivoise une gerboise, on joue avec un singe, on se fait suivre d'un marcassin, on colle une plume rouge sur la tête d'un moineau pris au trébuchet; là on tisse les feuilles du palmier-nain, on taille bizarrement une canne de caroubier ou de chêne-liège, on raccommode une chemise ou des pantalons. Plus souvent aussi on joue aux cartes, et même à l'innocent loto; j'ai vu, au-dessus des citernes romaines de Philippeville, une quinzaine de forts lurons étendus par terre, l'œil fixé sur leurs cartons et écoutant bénévolement le chef du poste, qui criait les numéros avec accompagnement des épithètes sacramentelles qui sont en usage parmi les amateurs.

La mer devint grosse dans l'après-midi, les passagers se rendirent en hâte à bord, mais la plupart un peu trop tard, car c'est avec peine que les embarcations qui couvraient la baie purent joindre le *Crocodile*. L'évêque d'Alger était de ce nombre; ce fut un embarras pour lui d'atteindre l'escalier du navire, tantôt plongé dans les flots, tantôt élevé comme une maison, avec une épaule et un genou malades d'une chute de mule dans un voyage qu'il venait de faire à Constantine. Du reste, c'est un homme aimable, instruit et d'une éducation distinguée.

Pendant la nuit il y eut une mer très grosse et un vent violent; le roulis était si considérable que la plupart des meubles furent

renversés; les trois quarts des passagers eurent le mal de mer. A huit heures du matin, le 27 septembre, nous arrivâmes à Dgigelli, petite ville avec un mouillage protégé, au nord-ouest, par une pointe et des îlots de rochers; rien de remarquable qu'un beau pays, cultivé passablement bien par des Kabyles insoumis, qui sont défendus par les montagnes très rapprochées. Après une heure de séjour nous repartîmes; une femme accoucha à bord, et un coup de vent enleva la calotte de soie brodée de l'évêque, deux événements qui occupèrent les oisifs jusqu'à notre arrivée devant Bougie, à quatre heures du soir. Bougie a un mouillage meilleur que celui de Dgigelli, et la ville est plus importante; toutes deux renferment des ruines romaines, mais la dernière est défendue par un grand nombre de forts, de batteries et de châteaux espagnols, qui témoignent de l'hostilité constante de la population kabyle du pays; il y a des murs d'enceinte qui depuis la mer vont joindre des citadelles placées au sommet de la chaîne de montagne qui domine la mer et le bassin de Bougie; les Français ne peuvent entretenir et occuper tous ces ouvrages; mais ils ont jeté au-delà quelques blockhaus plus utiles. La contrée est belle et fertile, partagée en plaines, en vallées, en collines, en montagnes; les singes y abondent; il y en avait une famille qui habitait l'îlot désert qui est en avant de la pointe de la rade, à l'arrivée des Français; les zéphirs les délogèrent de leur propriété; on vit la vieille guenon et son mari, appuyés sur leur bâton, s'en aller en portant chacun un marmot; arrivés à la limite de l'îlot, il fallut se jeter à la mer; les zéphirs, aussi bons nageurs que nos pauvres singes, les suivirent sur le continent, de rocher en rocher, et ils finirent par les atteindre et par les sacrifier. Les zéphirs ont détruit tous ceux qui existaient entre Bougie et les blockhaus.

Le 28 septembre, à midi, nous étions de retour à Alger. Le *Généreux*, vaisseau de 90 canons, se balançait majestueusement dans la rade.

Jusqu'au 5 octobre, jour de notre départ, nous avons employé notre temps à visiter les environs d'Alger, à quelques lieues de distance. Notre intention avait été de nous rendre dans la Métidja, mais la guerre de guérillas continuait; tous les jours on annonçait des surprises, des attaques, des embuscades, où Français et Arabes se massacraient impitoyablement. Le beau-frère d'Abd-el-Kader parcourait toujours la plaine, se retirant dans l'Atlas quand il était sérieusement poursuivi. Nous jugeâmes prudent de ne pas nous exposer à voir nos têtes portées à Abd-el-Kader et nous fîmes bien, car la diligence même que nous devions prendre pour aller à Douëra fut attaquée par un parti de 150 cavaliers; trois voyageurs furent

tués, deux enlevés et ils auraient encore fait main basse sur les autres sans la prompte arrivée d'un secours.

Le 1^{er} octobre je dinai chez l'évêque, avec M. de Salles, gendre du maréchal Valée, le commandant et l'enseigne du *Crocodile*. Le 3 j'allai faire visite au maréchal, qui s'entretint longtemps avec moi des moyens de coloniser l'Algérie. Le lundi, 5 octobre, à 6 heures du soir, nous quittâmes Alger et montâmes à bord du *Crocodile*, qui leva l'ancre le 6, à une heure du matin. — Jamais traversée ne fut plus heureuse; la mer a été constamment aussi tranquille et aussi unie qu'un lac; une brise légère rafraîchissait l'air sans interruption. Le 7, à 8 heures du matin, nous étions à Port-Mahon, île de Minorque; nous en ressortions à dix heures. A deux heures après-midi nous nous sommes croisés, à portée de la voix, avec le *Grondeur*, dont le commandant, M. d'Orsay, cria au nôtre: *Vous êtes nommé capitaine de corvette, et votre second, lieutenant de vaisseau*. Nous félicitâmes de bon cœur M. Simon, homme aimable et homme de mérite, avec lequel j'ai toujours eu les relations les plus agréables, de même qu'avec ses officiers. Le 8 au matin, un soldat convalescent embarqué à Alger est mort d'indigestion; cet accident nous vaudra peut-être quatorze jours de quarantaine, au lieu de sept; la désolation est à bord; cependant le capitaine espère nous préserver de cette mesure rigoureuse et obtenir que nous puissions sortir du lazaret le 13 octobre, à six heures du matin. Dieu le veuille!

Maintenant, nous sommes en vue des côtes de Provence. Je termine en mer cette longue lettre, commencée à Bône; il est midi; ce soir, vers six heures, nous serons dans le port de Toulon. Depuis mon départ de cette ville, le 17 août, j'ai fait plus de 800 lieues en mer, et de grandes courses dans les terres. Dans les courts intervalles de loisir, j'ai rassemblé mes souvenirs fugitifs et je vous ai écrit. — Puissiez-vous avoir autant de plaisir à me lire que j'en ai eu à m'entretenir avec vous, à une si grande distance! J'ai au surplus la satisfaction d'avoir rempli le but de mon voyage et trouvé ce que je cherchais. Il reste encore beaucoup à faire; ce sera l'objet d'une nouvelle série de démarches et de travaux.

En mer, le 8 octobre 1840.

X. Stockmar.

